

PHILOSOPHIE

Gadamer
Page D 7

DE VISU

Curnoe - Lemoyne
Page D 8

LE DEVOIR

LIVRES

Les aléas du compte d'auteur

JOHANNE JARRY

venue du Mont-Royal, un soir d'automne. Une grande jeune femme gesticule en marchant. « J'ai passé quatre ans de ma vie à écrire ça. Quatre ans! » L'homme qui l'accompagne l'écoute en fixant le sol, attentif à ne pas mettre les pieds dans une flaque d'eau. « En plus, ce n'est pas une si grande maison d'édition que ça. Alors tu parles! je ne me suis pas gênée pour l'engueuler! » Puis, la poète refusée et son compagnon traversent la rue. Quelle suite imaginer? Ce manuscrit trouvera-t-il un jour preneur? Si non, toujours persuadée de la valeur de son recueil, la jeune femme le publiera-t-elle à compte d'auteur?

Pour plusieurs, le verbe écrire rime avec publier. Mais que veut dire publier de nos jours? Danielle Malenfant écrit depuis longtemps mais ne soumet ses manuscrits de romans jeunesse à des éditeurs que depuis huit ans. Elle est convaincue que c'est ce qu'elle doit faire dans la vie: écrire. En huit ans, elle a reçu bien des lettres de refus, a traversé des moments de découragement, mais elle n'en démord pas. Elle s'est inscrite à des cours en création littéraire à l'université, assiste à des causeries littéraires, rencontre des éditeurs et tout cela contribue à démystifier le milieu de l'édition qu'elle trouve plutôt fermé. Mais si publier est si important pour elle, pourquoi ne pas le faire à compte d'auteur? « J'ai besoin d'être reconnue comme auteure par un éditeur. De plus, je détesterais avoir à me vendre. »

Publier pour la pérennité?

Pour Danielle Malenfant, le jugement d'un éditeur compte: pour d'autres, il ne pèse pas lourd dans la balance. Souvenir d'un étudiant qui affirmait pouvoir se contenter de photocopier ses textes et ses poèmes pour les vendre à qui voulait les lire. Ce qui comptait pour lui? Être lu. Et pourtant, insiste Yvon Lachance, copropriétaire de la librairie Olivieri, « le travail de l'éditeur est fondamental. Il faut qu'il y ait des intermédiaires, des gens qui jugent ce qui s'écrit, sinon c'est de l'auto-évaluation ». A la librairie Olivieri, sur 28 000 titres disponibles, 50 relèvent de l'édition à compte d'auteur. Dans les grandes librairies appartenant aux groupes Archambault ou Renaud-Bray, la vente de livres à compte d'auteur est tout aussi marginale. Partout, les ouvrages de cette catégorie sont acceptés en consignment; l'auteur est payé seulement une fois le livre vendu. « Pour nous, c'est une façon d'encourager la créativité. Les gens écrivent de plus en plus, et c'est normal puisque c'est une façon d'assurer sa pérennité », constate Carole Morency, directrice des communications pour le groupe Renaud-Bray.

Yvon Lachance ne partage pas ce point de vue. « Aujourd'hui, on écrit d'abord pour assurer sa présence maintenant, et c'est pour ça qu'il faut trouver un éditeur rapidement. On veut laisser une trace dans le présent pour être quelqu'un maintenant. » Si plusieurs personnes publient à compte d'auteur uniquement dans le but de laisser à leurs proches un livre en guise d'héritage familial, d'autres comme Marie Diotte ou Ginette Demers-Dessureault admettent que le temps a compté au moment de décider de publier à compte d'auteur.

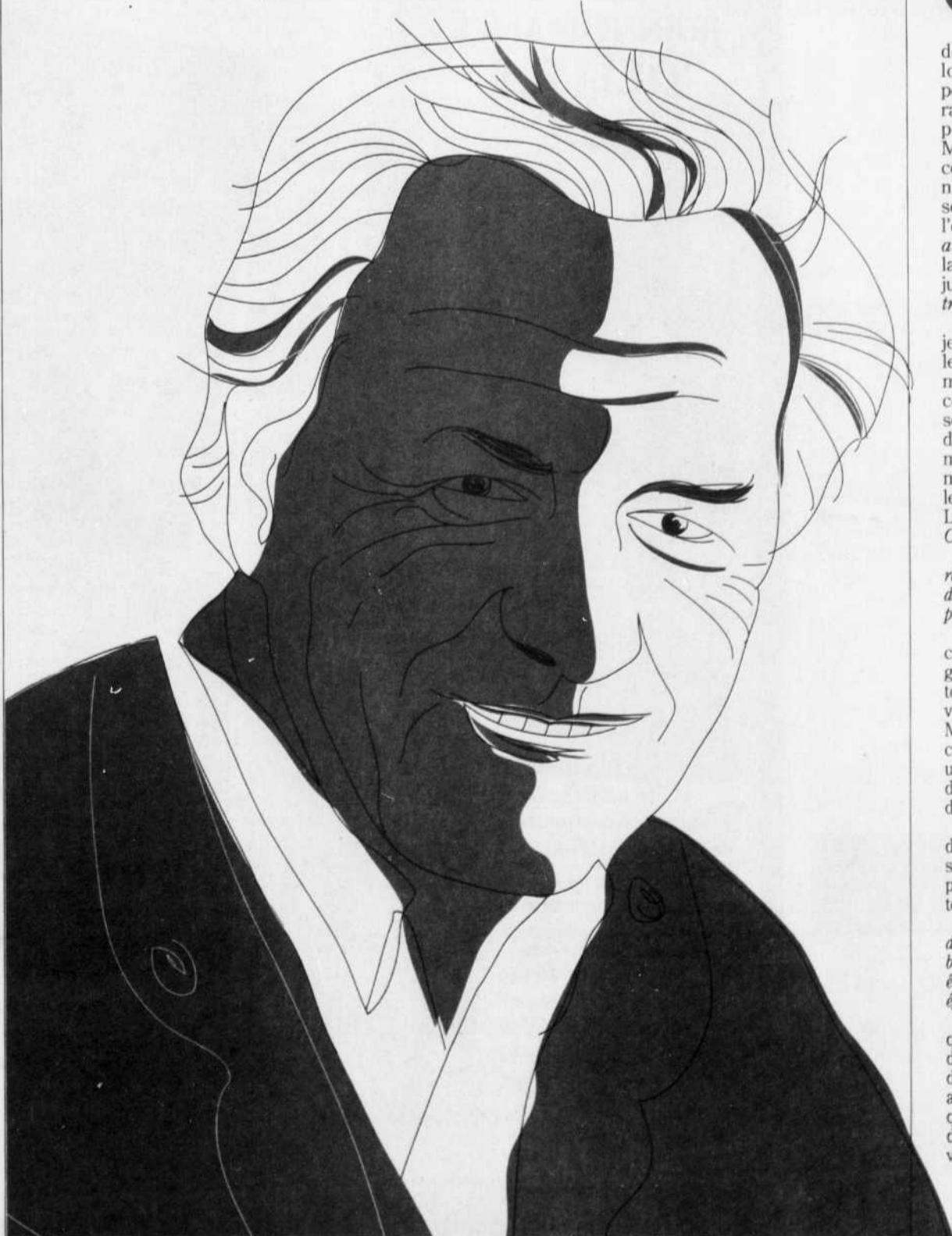
Marie Diotte, auteure des *Faiseuses de vie*, un roman qui rend hommage au courage des Gaspésiennes, n'a pas eu la patience d'attendre qu'un éditeur publie son roman. A l'université, combien de fois elle entendit les professeurs répéter que publier est un long processus. Elle a donc préféré passer à l'action. Aujourd'hui, elle le regrette, même si son livre, imprimé au départ à 150 exemplaires, a maintenant atteint le nombre de 500. « J'aurais aimé revoir le texte en profondeur avec une personne dont c'est le métier. Je crois que j'aurais eu plus de satisfaction si j'avais été acceptée

VOIR PAGE D 2: AUTEUR

Liberté d'homme couleur

Paul-Marie Lapointe

« aller au bout de ce que l'on pense »



Liberté. C'est le mot qui justifie toute la poésie de Paul-Marie Lapointe. La liberté, rare, précieuse, qui a permis à l'adolescent révolté, originaire de Saint-Félicien, d'écrire *Le Vierge incendié* en 1948, en pleine noirceur duplessiste. Qui lui a permis de le publier au moment même où paraissait le manifeste *Refus global*. Cinquante-quatre ans plus tard, c'est encore elle qui dicte à Paul-Marie Lapointe les mots d'*Espèces fragiles*, son dernier recueil de poésie qui vient de paraître à L'Hexagone.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Car la poésie est un cri, explique le poète, rencontré au cœur des collines enneigées de Saint-Sauveur, où il vit avec son épouse peintre, Gisèle Verreault.

Serein, à 72 ans, il compare sa condition à celle des mandarins chinois, qui, après avoir vécu de longues années dans l'action, se retirent pour peindre et écrire, et pour dire tout ce qu'ils n'auraient pas osé dire lorsqu'ils étaient au pouvoir. La poésie, dit celui qui a beaucoup lu Rimbaud et Mallarmé, est une littérature qui se situe hors du commerce des livres, puisque auteurs et éditeurs n'en attendent à peu près pas de profits. C'est le seul espace où l'on est vraiment libre, le seul où l'on puisse dire vraiment ce que l'on veut, « aller au bout de ce que l'on pense ». C'est une littérature à la fois inutile et essentielle, essentielle peut-être justement parce qu'elle est inutile. « Une façon de traduire ma vision du monde », dit-il.

Pour Paul-Marie Lapointe, écrire est aussi un jeu, celui de faire sonner les mots, les uns après les autres, comme un enfant qui apprend à nommer le monde et qui, par le fait même, tente de comprendre ce monde. N'a-t-il pas dédié l'un de ses poèmes à George Perce, l'écrivain-fondateur de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle), le maître illusionniste de la langue, qui a signé un roman entier (*La Disparition*) sans faire usage de la lettre « e »? *Stèles*, la deuxième partie du recueil de Lapointe, débute ainsi: « pour PEREC / et le PEREC / leste ».

« Par jeu, je veux dire une espèce de quête avec des règles [...] Et pour moi, c'est important que, même dans le jeu, il y ait quelque chose à dire, qui ne peut pas se dire autrement », explique-t-il.

Espèces fragiles, c'est aussi une réflexion sur la condition de l'homme, cette espèce menacée, fragile. La première partie, intitulée *Terres brûlées*, tourne autour du thème des figurines, ces petits vases d'argile modelés par les Indiens du Mexique depuis des millénaires, et dont Lapointe conserve justement quelques exemplaires, dans une armoire de son bureau baigné de soleil. Ici, dans la vitrine, un vase qui prend l'apparence du dieu jaguar, là, un corps offert.

Cette figurine anonyme, c'est aussi le prototype de l'homme de peine, l'homme universel, celui qui se tait, qui courbe le dos sous un soleil de plus en plus lourd, celui qui est précisément décrit en ces termes dans le poème intitulé *Homme de peine*.

« est-il aveugle est-il muet / cet homme de peine / dont les yeux grand ouverts / sont figés / et la bouche silencieuse / béante encore d'avoir osé peut-être / le blasphème: cri ou plainte / simple parole égarée devant le maître? »

C'est au Mexique, où il a passé quelques hivers, que Paul-Marie Lapointe a puisé une bonne partie de l'inspiration de ce dernier recueil. Déjà, le précédent, *Le Sacre*, paru en 1998, jonglait allégrement avec le thème des Tabarnacos, espèce de touristes québécois qui sévit, on le sait, sur les plages bondées d'Acapulco. En jouant avec les noms exotiques des villes mexicaines, de Taxco à Oaxaca en passant par

VOIR PAGE D 4: LIBERTÉ

LIVRES

AUTEUR

Se publier n'est pas tout, il faut ensuite vendre son livre

SUITE DE LA PAGE D 1

par une maison d'édition. » Pourtant, malgré le poids que représente la vente de son roman, elle ajoute que ce travail est gratifiant. Plusieurs lecteurs lui ont écrit pour lui dire tout le bien qu'ils pensent de son livre. Elle travaille à un second roman et entend présenter celui-ci à un éditeur. Quel sort lui réservera-t-on?

Réalité d'éditeur

Car si un auteur attend beaucoup d'un éditeur, la réalité veut que ce dernier ait de moins en moins de temps à consacrer à un manuscrit. Une maison d'édition comme Québec Amérique reçoit en moyenne mille manuscrits (tous genres confondus) par année, tous parcourus par Normand de Bellefeuille, le directeur littéraire de la maison. Sur le lot, de deux à trois cents sont soumis au comité de lecture formé de trois personnes. Aussi bien dire que c'est beaucoup de papier sur la planche pour une poignée de gens. « Si il fallait que j'écrive une lettre personnelle accompagnée de commentaires pour chaque manuscrit reçu, je ne ferais que ça. Nous avons dix-sept lettres types parce que nous souhaitons être le plus précis possible quand nous refusons un manuscrit. »

Une maison d'édition, c'est aussi (de plus en plus?) une entreprise qui, sans viser des profits extravagants, gère un budget serré, dont une partie provient des organismes subventionneurs. Selon Marc Ménard, économiste à la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC), les subventions aux éditeurs de poésie ou d'ouvrages relevant d'un genre littéraire spécialisé peuvent représenter en moyenne jusqu'à 40% de leur budget, alors que l'apport subventionnaire se

situera entre 10 et 15% chez les plus gros éditeurs spécialisés en littérature, ou encore correspondra à 8% du budget de ceux qui publient principalement des livres pratiques. Voilà des moyennes qui nous permettent de penser que, pour un éditeur, vendre ce qu'il publie est aussi une question de rentabilité. Si bien qu'on a tendance à traiter de plus en plus le livre comme un produit, et peut-être moins comme une œuvre littéraire qui serait détachée des contingences matérielles...

Si cette situation fait rager les auteurs, ceux qui espèrent être publiés un jour, d'autres sont plus compréhensifs. « Je n'ai pas de ressentiment envers les éditeurs. J'ai fini par comprendre les contraintes qui réduisent leur marge de manœuvre. Ils doivent déposer des demandes de subvention dans lesquelles ils présentent un programme d'édition pour deux ans, ce qui les oblige à planifier longtemps d'avance leur calendrier de publication. Les modes jouent aussi: les textes qu'ils choisissent doivent s'inscrire dans le courant. Et puis il ne faut pas oublier qu'ils ont leurs auteurs maison à qui ils donnent la priorité », constate Ginette Demers-Dessureault, qui a publié jusqu'à ce jour trois livres jeunesse à compte d'auteur.

Membre très impliquée de l'Association des auteurs de la Montérégie et membre associée de l'UNEC, Ginette Demers-Dessureault a 55 ans lorsqu'elle participe à un atelier sur le conte animé par Madeleine Ouellette Michalska, écrivain qu'elle admire et qu'elle sait respectée du milieu littéraire. Cette dernière lui conseille de présenter son texte à un éditeur. Pendant un an, Ginette Demers-Dessureault reçoit des réponses négatives. Dans le lot, ce

pendant, un mot d'encouragement. « C'était pour moi un signe que j'étais sur la bonne voie. Mais je n'étais pas prête à attendre vingt ans avant de voir mon projet se concrétiser. » Sans compter que certains lui ont laissé entendre qu'à son âge, ces chances de publier étaient minces... Elle publie donc son premier livre en donnant son nom à sa maison d'édition.

Ce que ça coûte

Bien que publier à compte d'auteur implique un investissement financier important (dans son cas, 4000 \$), Mme Dessureault se lance dans l'aventure et voit à toutes les étapes de la fabrication de ce premier livre. « À partir du moment où j'ai décidé de me publier, j'ai commencé à penser en éditeur », observe-t-elle, et d'ajouter: « Ça prend beaucoup de résistance, se publier, car c'est une démarche très exigeante. » Son livre Noël, des histoires de ma grand-mère se déposerait bien sous le sapin... Son auteur a eu raison puisque, du tirage de 2000 exemplaires, il n'en reste que 200. Comment vend-elle ses livres? « Le lancement du premier livre m'a permis d'en vendre 900 exemplaires, puis il a été distribué par une maison établie, mais celle-ci refuse maintenant les livres à compte d'auteur. » Ses deux autres titres sont donc distribués par une maison d'édition spécialisée dans le compte d'auteur, mais cette dernière n'offre pas la même visibilité.

Parce que se publier n'est pas tout, il faut ensuite vendre son livre. « Le problème avec l'édition à compte d'auteur, c'est que le résultat n'est pas toujours professionnel », constate Catherine Payant, spécialiste du livre pour le Groupe Archambault. C'est probablement la nécessité de corriger cette lacune qui explique la création de plusieurs maisons



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Marguerite Lescop, l'auteure de *L'Histoire de ma vie en 80 tours*.

d'édition spécialisées dans le compte d'auteur. Ces petites entreprises garantissent un résultat à leur client. On sent qu'il y a là un marché florissant... où l'auteur est roi, ce qui risque de lui faire perdre son sens critique et favoriser l'arnaque. Car si parmi les auteurs contactés aucun n'a d'histoire d'horreur à raconter, se faire flouer et y perdre sa chemise est toujours possible. Mais dans le meilleur des cas, ces maisons d'édition mettront tout en œuvre pour que le livre soit une réussite. Certains offrent même les services (payants) d'une attachée de presse. Un auteur aussi bien encadré oubliera peut-être qu'il paie pour recevoir tous ces bons soins, mais surtout, il croira peut-être que c'est un éditeur qui juge son livre, alors que c'est un entrepreneur.

Combien coûtent ces bons et loyaux services? Chez Carte blanche, entre 3000 et 10 000 \$ selon le livre et le tirage. L'argent des ventes revient à l'auteur, sauf

si le livre trouve une place en librairie (certains ouvrages de Carte blanche sont distribués par Fides), auquel cas 43% du prix de vente public est retourné à l'auteur, 40% à l'éditeur et 17% au distributeur. Et combien de temps faut-il compter pour la publication d'un livre? Le délai moyen de production: trois mois. Ce court temps d'attente a de quoi réjouir les impatients, surtout quand on sait qu'un livre accepté par une maison d'édition pourrait n'être publié que deux ans plus tard...

Mozart assassiné

Plusieurs de ces maisons d'édition à compte d'auteur entretiennent le mythe du génie ignoré. Par exemple, on peut lire dans la documentation promotionnelle de Carte blanche: « Rassurez-vous en lisant les biographies des plus grands auteurs et vous verrez qu'ils ont souvent eu beaucoup de difficultés à se faire publier! » Mais Normand de Bellefeuille est catégorique: « Il n'y a pas de Mozart assassiné au Québec. » Il y a pourtant de bonnes plumes qui n'arrivent pas à trouver un éditeur. Et certaines de ces plumes (pour en avoir lu quelques-unes) sont bien plus talentueuses que ce qu'on retrouve en librairie. Comment expliquer ce mystère? Moment inopportun? Non-rencontre entre l'éditeur et le texte?

Enfin, certains éditeurs, devant un manuscrit prometteur mais qu'ils ne peuvent publier, vont suggérer à l'auteur de se tourner vers une maison d'édition à compte d'auteur. Normand de Bellefeuille préfère diriger ces manuscrits vers d'autres éditeurs: sur 100 de ce type, 10 trouvent preneurs. « Mais je ne recommanderais jamais à un auteur de se publier. Il faut penser aux libraires, quand on sait qu'ils reçoivent

chaque semaine plus de cinq cents nouveautés; c'est déjà énorme! » Et quand on sait que la durée moyenne de vie d'un livre en librairie est de quatre à six mois...

Certains livres publiés à compte d'auteur réussissent tout de même à se faire un chemin. Caroline Morency prend pour exemple *L'Histoire de ma vie en 80 tours* de Marguerite Lescop. « Dans son cas, les médias et sa personnalité ont beaucoup aidé. » Et ce succès a bien sûr eu beaucoup d'impact sur les maisons d'édition à compte d'auteur mais aussi sur les maisons d'édition traditionnelles. « On a été inondés de manuscrits de vieilles dames qui racontaient leur vie », se souvient Normand de Bellefeuille. Pourtant, la formule peut sans doute servir un certain type de livre. Par exemple, ceux et celles qui donnent des conférences sur des sujets bien précis (universitaires ou autres) peuvent vendre leur livre à la fin de leur prestation; le public est captif, la vente est directe. Il y a aussi ceux et celles qui veulent rejoindre un public très ciblé, pas suffisamment important, cependant, pour qu'un éditeur risque l'aventure.

Mais que faire s'il s'agit de textes littéraires? Attendre d'être publié, voire s'exposer à ne jamais l'être, ou s'autopublier? Peut-on encore faire confiance aux éditeurs pour séparer le bon grain de l'ivraie? La littérature peut-elle se passer des éditeurs? Si le sujet de l'édition à compte d'auteur soulève plusieurs questions, il donne aussi à repenser le rôle de l'éditeur. Celui-ci, idéalement, devrait être avant tout un lecteur averti qui fera travailler l'auteur et lui donnera la distance nécessaire pour faire de son manuscrit un ouvrage littéraire. Encore faut-il que l'auteur veuille travailler, pourrait-on répondre. Et ça, c'est une autre histoire.

BEAUX LIVRES

Mariages à l'italienne

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Qui ne se souvient pas des scènes déchirantes de *Riz amer* de Giuseppe de Santis, chef-d'œuvre du néoréalisme italien au même titre qu'*Umberto D* et *Le Voleur de bicyclette*, dépeignant la vie éprouvante et misérable des ouvriers des rizières de l'Italie du Nord au sortir de la défaite de la Seconde guerre, alors qu'une nation tout entière tentait tant bien que mal de se relever, non pas tant du conflit ayant rasé leur pays de rêve que des vingt ans de fascisme qui avaient précédé? Et qui n'a pas été

touché, ému jusqu'aux larmes par Silvana Mangano interprétant, avec force et conviction, cette mondaine belle autant que remarquable, qui crevait l'écran dans cette œuvre quasi documentaire dépeignant un métier rude et exigeant ayant vu des générations de femmes aux yeux brûlés par le soleil méditerranéen se succéder depuis le XIII^e siècle, alors que les ducs de Milan découvraient cette précieuse céréale venue du Levant?

C'est un peu tout ça que cet appétissant ouvrage de Toni Vianello, chef et propriétaire du restaurant L'Osteria, invite le lecteur à découvrir au fil des textes, savoureux et

riches en détails historiques autant que gastronomiques. Mais surtout, ce sont ses succulentes recettes, glanées au fil des années et dans diverses régions de la péninsule, qui constituent le cœur de ce livre.

Le risotto se sert à toutes les sauces et le lecteur y apprend tous les secrets de ce cuisinier hors pair, des bouillons de base servant à la cuisson du petit riz tout rond aux variétés de risotti disponibles, caractéristiques à l'appui. Saison après saison, on l'apprend de mille et une façons: aux légumes de printemps, aux petits pois (exquis!), à l'agneau, aux moules et aux tomates, à l'encre de seiche, au poulet, au pot-

ron, au faisan et aux truffes noires, au barolo, sans oublier le classique *risotto alla milanese* (au safran et au vin blanc), divin avec l'osso bucco. Et que dire des photos?

Mieux vaut, par contre, avoir un épicier italien dans le voisinage pour apprécier pleinement cet ouvrage. Car certains ingrédients ne se trouvent pas nécessairement sous le pas d'un cheval!

RISOTTO

Toni Vianello
Traduit de l'italien
par Marthe Vincent
Flammarion
Paris, 2001, 155 pages

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 20 au 26 mars 2002

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Sexualité	FULL SEXUEL	J. ROBERT	L'Homme	4
2	Roman	BAUDOUINO	U. ECO	Grasset	2
3	Roman	VOYAGE	D. STEEL	Pr. de la Cité	2
4	Biograph. Qc	MA VIE, JE T'AIME	R. MARTEL	Publistar	3
5	Polar	PARS VITE ET REVIENS TARD	F. VARGAS	Viviane Hamy	17
6	Roman	MADEMOISELLE LIBERTÉ	A. JARDIN	Gallimard	9
7	Spiritualité	JE VOUS DONNE SIGNE DE VIE	M. CARON	Marjolaine	5
8	B.D.	LUCKY LUKE N° 41 - La légende de l'Ouest	MORRIS/NORMANN	Lucky	3
9	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÛRES	S. VIZINCZEY	du Rocher	47
10	Arts	LE FABULEUX ALBUM D'AMÉLIE POULAIN	COLLECTIF	des Arènes	14
11	Roman	QUELQU'UN D'AUTRE	T. BENACQUISTA	Gallimard	9
12	Érotisme Qc	BANQUETTE, PLACARD, COMPTOIR ET AUTRES LIEUX...	W. ST-HILAIRE	Lancôt	6
13	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafont	67
14	Roman	LE TUEUR AVEUGLE	M. ATWOOD	Robert Laffont	10
15	Roman	LE PIANISTE	W. SZPILMAN	Robert Laffont	58
16	Histoire	LES JUIFS, LE MONDE ET L'ARGENT	J. AITALI	Fayard	6
17	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, T. 1, 2 & 3	M. LABERGE	Boréal	68
18	Psychologie	LA PUISSANCE DES ÉMOTIONS	M. LARIVEY	L'Homme	6
19	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	F. DELAVIER	Vigot	199
20	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI	G. HALE	Manise	153
21	Arts	RIOPELLE	H. DE BILLY	Art global	309
22	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	63
23	Roman	ROUGE BRÉSIL - Prix Goncourt 2001	J.-C. RUFIN	Gallimard	30
24	B.D.	GARFIELD N° 34 - Mange plus vite que son ombre	J. DAVIS	Dargaud	2
25	Essai Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	Intouchables	19
26	Sc. Fiction	L'ULTIME SECRET	B. WEBER	Albin Michel	18
27	Psychologie	LES HASARDS NÉCESSAIRES	J.-F. VEZINA	L'Homme	26
28	Santé	RECETTES ET MENUS SANTÉ, T. 1 & 2	M. MONTIGNAC	Trustar	116
29	Roman Qc	LA CHÂTELAINE DE MALLAIG	D. LACOMBE	vib éditeur	4
30	Polar	LA TRAHISON PROMÉTHÉE	R. LUDLUM	Grasset	7
31	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	79
32	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	73
33	Roman	OÙ ES-TU ?	M. LÉVY	Robert Laffont	19
34	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (livre & CD)	H. MAJOR	Fides	26
35	Roman Qc	PUTAIN	N. ARCAN	Seuil	28
36	Essai Qc	SAGRÉ BLUES	T. GRESCOE	vib éditeur	2
37	Biograph. Qc	MON AFRIQUE	L. PAGÉ	Libre Expression	23
38	B.D.	CALVIN ET HOBBS N° 21 - Je suis trop génial !	B. WATTERSON	Hors Collection	7
39	Érotisme Qc	HISTOIRES DE FILLES	J. PELLETIER	Quebecor	10
40	Polar	L'ÎLE DES CHIENS	P. CORNWELL	Calmann Lévy	4
41	Cuisine Qc	NOS MEILLEURES RECETTES	COLLECTIF	Trécarré	6
42	Roman	L'ÉTERNITÉ N'EST PAS DE TROP	F. CHENG	Albin Michel	8
43	Psychologie	À CHACUN SA MISSION	J. MONBOURQUETTE	Novalis	120
44	B.D.	LE DÉCALOGUE N° 5 - Le vengeur	GIROUD / ROCCO	Glénat	2
45	Roman Qc	LE CHAMP DE LA MER	Y. CHEN	Boréal	2

♥ Coup de cœur RB ■ Nouvelle entrée
N.B. : Sont exclus les livres prescrits et scolaires.

24 succursales au Québec
Pour commander : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

SCABRINI MEDIA
Bien au-delà de la simple impression
et
AGMV Marquis
IMPRIMEUR INC.
La passion du livre québécois
Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

JEANNE-MANCE DELISLE



Collection « PLUME »
nouvelles, 128 pages, 17,95 \$

Jalonnant le territoire abitibien, des titans au cœur fragile, passionnés et rebelles, martèlent la roche à la recherche de l'or et nous emportent dans la démesure de leur fabuleux rêve.

Une écriture d'une puissante force d'évocation.



ET L'OR TOMBA DANS LE QUARTZ DU NORD

En librairie dès le 17 avril



LE SÉNATORIUM

Fabrice P. Saint-Pierre

Secrètement, les autorités rêvent du jour où le Sénatorium desservira l'ensemble du pays. Le destin de chaque citoyen pourra ainsi être ordonné.

Magnifiquement écrit, ce roman nous entraîne dans un monde qui n'est pas sans rappeler ceux de Kafka et d'Orwell.



Collection « PLUME »
roman, 88 pages
16,95 \$

UNE TOUTE PETITE HISTOIRE SANS COUP DE FEU



René Girardet
UNE TOUTE PETITE HISTOIRE SANS COUP DE FEU
René Girardet

Quand Julie débarque chez son père, la vie de ce dernier change radicalement. L'école, les amis, le petit copain... Papito est débordé. René Girardet raconte avec humour les péripéties parfois loufoques de la vie quotidienne de ce Papito attachant.

roman, 216 pages
21,95 \$

LIVRES

Une leçon de lecture

Gilles Marcotte

Pour comprendre le nihilisme actuel, stade ultime du terrorisme, il faut, dit André Glucksmann dans son *Dostoïevski à Manhattan* — titre en caractères rouges sur l'image hallucinante des tours détruites — lire, plutôt que les philosophes ou les spécialistes de science politique, des œuvres littéraires: le Dostoïevski du titre, ou Soljenitsyne, ou encore, et là, ça devient assez étonnant, *La Cerisaie* de Tchekov, voire la *Madame Bovary* de qui vous savez.

Que le Stravogine des *Démons* de Dostoïevski soit le grand-père des terroristes d'al-Qaïda, cela peut s'admettre sans trop de difficulté. Les intuitions du grand Russe sont d'une justesse profonde, et je me souviens d'une lecture de son roman, il y a bon nombre d'années, qui m'avait fait penser à des terreurs plus proches de moi. Il en va de même pour les enragés du *Autôt quatorze* de Soljenitsyne, d'autant plus décidés à détruire la cité commune que le premier ministre Stolypine — assassiné à la fin, comme il convient — veut l'entraîner vers des formes démocratiques. Ni les uns ni les autres, bien sûr, ne sont musulmans. Le terrorisme et sa forme ultime, le nihilisme, dit Glucksmann après quelques autres, ne sont pas une affaire essentiellement musulmane. «Le nihilisme, écrit-il dans le style volontiers flamboyant qui est le sien, est de part en part une affaire intérieure d'Occident (preuve par Hitler, Lénine et ses sous-fifres).»

Ce ne sont pas des pauvres, des ignorants, qui le pratiquent sur les Twin Towers, mais de jeunes gens éduqués à l'occidentale. Ils poussent à bout une logique de violence pure, une logique du rien, qui s'enracine dans des expériences que nous connaissons trop bien, de notre côté du monde. Le mal? Connais pas. «Le nihilisme, écrit Glucksmann, laisse entendre:

détruire, c'est bien.» La destruction en soi. Après? On verra bien. Le bien absolu, peut-être? Dans cette sorte d'absolu, le mal et le bien s'équivalent.

Je n'essaierai pas de déployer ici tous les aspects de ce nihilisme que Glucksmann traite moins en philosophe abstrait que sur le mode visionnaire ou prophétique. *Dostoïevski à Manhattan* est un ouvrage touffu, qui change souvent de registre et livre rarement des analyses parfaitement satisfaisantes pour l'esprit de méthode. L'événement le plus singulier qui s'y produit est l'arrivée d'Emma Bovary. On ne l'attendait pas, c'est le moins qu'on puisse dire. Déjà, le passage par *La Cerisaie* de Tchekov avait laissé rêveur; mais, du moins, Tchekov était Russe, comme Dostoïevski et Soljenitsyne, ce qui lui donnait un petit droit de cité dans le discours sur le nihilisme. Mais Emma la sentimentale, Emma la petite-bourgeoise,



CARREFOURS

Emma la malheureuse? «L'Europe moderne ne connaît aucun séisme plus radical que l'immense révolution Bovary.» Glucksmann exagère, c'est sûr, plusieurs personnes me l'ont dit. Allons tout de même y voir.

On part de Baudelaire, le plus grand lecteur du XIX^e siècle. Emma Bovary, note-t-il, n'est pas une faible femme mais «un homme d'action». Elle détruit tout sur son passage, famille, enfant, mari, parce qu'elle a résolu de «vérifier en son existence la promesse de ses lectures» et de les vivre sans aucun égard pour autrui. Elle a d'ailleurs mal lu; elle est, dit magnifiquement Glucksmann, une «erreur de lecture», elle lit ses romans «littéralement» comme d'autres lisent le Coran ou, osons le dire, la Bible et les Évangiles en les prenant au pied de la lettre et se font esclaves d'une lettre qui libère toutes les violences. Cette «erreur» n'est évidemment pas celle du romancier, malgré son célèbre «*Madame Bovary, c'est moi, d'après moi*». Ce dernier est au contraire celui qui «dévole» cet aveuglement, celui qui, à la

manière du détective privé des romans américains ou du reporter à l'affût du fait divers — ces comparaisons sont de Glucksmann —, fait voir au lecteur la violence sans bornes, meurtrière ou mortifère, qui habite le personnage. Nihiliste, donc, Emma Bovary? L'affirmation étonne, et doit étonner. Glucksmann, comme il le fait presque toujours, force le trait. Mais ce grossissement a pour but d'éveiller les lecteurs que nous sommes à l'enjeu essentiel du roman, qui est le dévoilement de la violence nue qui menace, de l'intérieur encore plus que de l'extérieur, la civilisation occidentale.

Cette violence fait peur. On n'a rien de plus pressé que de l'annuler. On l'aime bien, Emma Bovary, c'est une jeune femme charmante (surtout sous les traits d'Isabelle Huppert), on la plaint, on pleure avec elle sur l'échec de toutes ses tentatives de réalisation personnelle (comme on dit), et quels goujats ses amants, quel épais son mari! On a fait de même à Montréal, il y a quelques mois, avec deux des personnages les plus redoutables, les plus inquiétants de la fiction québécoise, les Ferron de *L'Hiver de force*. Il n'est pas nécessaire de lire longtemps, avec ces deux-là, pour découvrir des formules parfaitement nihilistes. Nicole: «Faisons qu'y ait plus rien; quand y aura plus rien, on pourra plus dire du mal de rien.» André: «Le bon, le meilleur et le mieux, c'est rien.» Ils regardent la télévision, même et surtout quand elle ne diffuse plus aucun programme: «Quand il n'y a plus rien, elle joue encore: son vide crié. C'est un cri qui ne monte ni ne baisse: il est droit. [...] Nous voulons entendre ce qui n'est rien, l'entendre bien, l'entendre fort. O.K. là?»

Or, de l'extrémiste, du terroriste de la réalité qu'est André Ferron — mais, à la différence d'Emma Bovary, conscient du désir désespéré qui l'emporte —, on a fait, dans la version TNM, un charmant jeune homme un peu mélancolique, immensément sympathique, sur lequel se déversera la sym-

pathie compréhensive du spectateur. André Ferron devrait faire peur; on lui a enlevé toutes ses griffes. Il y aura un moment de vérité, à la fin, quand il gifle Nicole, mais la violence du geste paraîtra si contraire à la bonne nature d'André qu'elle se résorbera aussitôt dans les bons sentiments.

Et, pour être bien sûr que le spectateur ne sera pas atteint profondément par l'angoisse du vide, par cet «hiver de force» qui va commencer «une fois pour toutes», on lui expliquera que le roman de Réjean Ducharme est, pour l'essentiel, la chronique d'une époque. C'est commode, une époque. Par définition, ça s'en va, ça se termine, ça ne nous concerne plus, nous, les spectateurs du temps présent. Nous avons échappé à ça. Nous sommes sauvés.

Vraiment?

DOSTOÏEVSKI À MANHATTAN

André Glucksmann
Robert Laffont
Paris, 2002, 279 pages

L'HIVER DE FORCE

Réjean Ducharme
Gallimard
Paris, 1973, 283 pages

À signaler: le texte de l'adaptation théâtrale de Lorraine Pintal vient de paraître chez Gallimard, dans la collection «Le Manteau d'Arlequin».



CONTES

Airs de famille

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Voici un beau petit livre pour ceux qui voudraient redécouvrir un passé folklorique fleurant bon les traditions françaises et irlandaises, le violon, l'égoïne et les cuillers, et faire connaître aux plus jeunes ces contes peuplés d'elfes, de valeureux héros et d'autres personnages colorés. Fred Pellerin raconte d'une voix chaude et d'une plume enjouée les histoires de sa mère-grand qui enfle ses dents pour faire revivre, dans une langue colorée, les potins du village, depuis le bébé magique apporté par la belle sorcière amérindienne à la «bosse de Babine». La «belle Lurette» du titre est le plus joli brin de fille de ce village où évoluent le bonhomme Riopel, le bonhomme Chose et sa femme, ainsi que mille et un personnages attachants, au sujet desquels on aurait tort d'attendre le prochain réveillon du premier de l'An pour découvrir les péripéties de leur existence.

DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE LURETTE...

CONTES DE VILLAGE

Fred Pellerin
Planète rebelle
Montréal, 2001, 141 pages, avec un CD

DAVID CANTIN

À chaque saison, de nouvelles voix ne cessent de se greffer à d'autres. Du recueil franchement décevant à la découverte inattendue, certaines se font aussi beaucoup plus timides. Ennuyeuses, à la limite. Est-ce un symptôme récent de la relève en poésie québécoise? Entre le superflu et la neutralité, plusieurs poètes semblent se perdre en cours de route. Trop de verbiage ou peu de substance réellement évocatrice? Une production s'accumule mais finit par laisser peu de traces. Que dire après cela des livres d'Anick Arsenault et de Léon Guy Dupuis?

Après deux plaquettes à faible tirage et un recueil aux Écrits des Forges, Anick Arsenault publie un quatrième livre, cette fois chez Triptyque. *Femmes de sous mon lit* s'impose d'abord grâce à son univers assez original. Il est plutôt rare, en poésie, de découvrir un monde fantaisiste où défilent des personnages qui semblent sortir tout droit des cirques les plus étranges. Dans ces portraits en vers, des bêtes amusantes, des fillettes curieuses ainsi que des hommes forts se succèdent. On suit cette pléiade de marginaux qui se retrouvent dans des situations pour le moins compromettantes. Au milieu d'un poème, Arsenault proclame d'ailleurs: «J'a-

bite un monstre / tapi sous un maquillage parfait.»

Il faut donc observer, derrière cette faune inhabituelle, une illustration de la féminité la plus débridée. De l'humour féroce au tragique instable que suscitent plusieurs scènes, les contrastes arrivent maintes fois à surprendre. Cependant, l'effet de surprise ne fonctionne pas toujours. A trop vouloir déstabiliser le lecteur, Arsenault finit par se perdre dans cette mosaïque un peu criarde: «Femme à barbe / c'est ce que je suis / j'aime l'avaleur de sabres / et l'homme-canon / qui se propulse dans la fumée / j'aime aussi le dompteur / de fauves aveugles / dans les cages ensanglantées / ces hommes hauts et durs / loin de la fragilité / des bouches en cœur / loin des rires aigus / ces hommes consentants / écorchés caressés / et toi / mon quatrième amant.»

Au chapitre de l'écriture, le recueil utilise souvent les mêmes formules descriptives afin de rendre plausible cette parole rigolote. Le rythme, aussi sec que lapidaire, n'ose pas beaucoup. Cette tribu de nomades et de «fille transparente» jette sans doute un peu trop de poudre aux yeux. L'originalité du propos finit par

tourner en rond et reste trop souvent à son étape la plus primaire. Amusant au départ, *Femmes de sous mon lit* d'Anick Arsenault s'égaré, au fil des pages, dans son ambivalence.

Vie quotidienne

Dans un registre beaucoup plus sobre, *Rebours*, de Léon Guy Dupuis, puise son inspiration dans la banalité du quotidien. Le rapport à l'autre passe par l'intermédiaire de gestes aussi simples que familiers. L'échange amoureux se condense dans l'instant immédiat: «Près du lavabo, tu caresses ton visage [...] Je m'allonge sur le plancher [...] Je déchire le ciel [...] Tu boutannes ta veste.» Des énoncés se succèdent, de manière à rendre une transparence lapidaire et minimale du langage poétique. On pourrait ainsi continuer de la première à la cinquième partie.

L'expérience en vaut-elle la peine? À l'occasion, la mineur du propos devient ahurissante. L'émerveillement face au monde doit-il se limiter à de simples tournures prévisibles? Comment réagir devant un poème semblable?

«Tu fermes la porte. / Je ronge mes ongles. Prononce / ton nom. / Tu n'entends pas. / Il pleut. L'eau

réinvente la fenêtre. / Des lambeaux de lumière.» Le sens même des choses gagnerait à être approfondi. La fascination pour ce genre de dépouillement à l'extrême n'a rien de très nouveau. La formule a déjà été utilisée à maintes reprises. De plus, cette tranquillité paisible du monde devient agaçante à la longue. La candeur de *Rebours* s'isole, finalement, dans sa prétentieuse vacuité.

FEMMES DE SOUS MON LIT

Anick Arsenault
Triptyque
Montréal, 2002, 87 pages

REBOURS

Léon Guy Dupuis
Triptyque
Montréal, 2002, 78 pages

POÉSIE

Parler de tout et de rien

FÉLICITATIONS!



La direction et le personnel de QUÉBEC AMÉRIQUE

félicitent

madame Marie-Éva de Villers,

lauréate du Mérite du français dans la culture 2002

Le Mérite du français dans la culture est remis chaque année à une personnalité qui mène une carrière d'artiste interprète, de créateur ou d'auteur, et dont la qualité d'expression en français est reconnue du grand public.

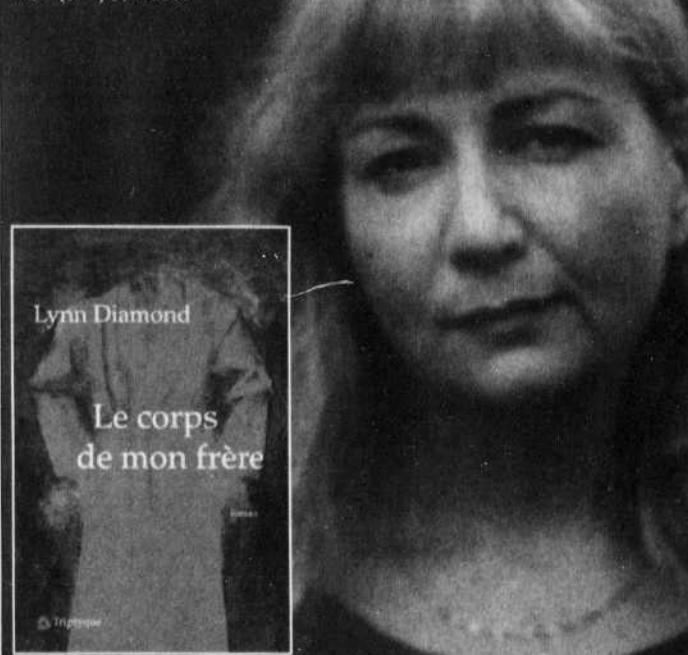
Ce prix est décerné par l'Union des artistes, l'UNEQ et la Société des auteurs de radio, télévision et cinéma (SARTEC) en collaboration avec l'Office de la langue française.



Fidèle collaboratrice de la première heure chez Québec Amérique, Marie-Éva de Villers est l'auteur du *Multidictionnaire de la langue française*, paru en version papier et en version électronique.

www.quebec-amerique.com

Triptyque Lynn Diamond
www.generation.net/tripty
Tél.: (514) 597-1666



Le corps de mon frère

roman, 208 p., 18 \$

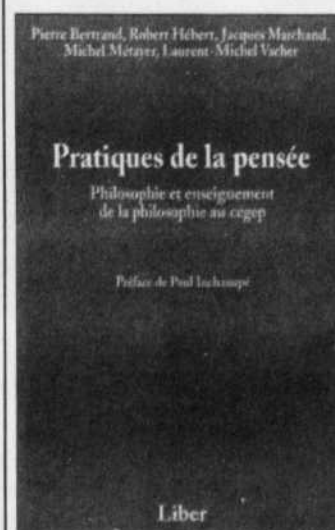
Par sa dimension et sa puissance, ce récit familial rejoint les plus grandes tragédies. Un livre coup de poing.

LIBER

Pratiques de la pensée

Philosophie et enseignement de la philosophie au cégep

Préface de Paul Inchauspé



Pierre Bertrand
Robert Hébert
Jacques Marchand
Michel Métayer
L.-Michel Vacher

192 pages, 20 dollars

THÉORIE LITTÉRAIRE

XYZ éditeur



Angela Cozea

Petit traité du beau à l'usage des mélancoliques



Inspirée de l'œuvre de Walter Benjamin, Angela Cozea interroge le rapport entre le travail de l'artiste et la portée prémonitrice du texte philosophique.

204 p. • 29,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: xyzed@mink.net

LITTÉRATURE

ROMAN

Repasser à l'histoire

CATHERINE MORENCY

Alors que les romans historiques semblent être en vogue chez plusieurs éditeurs, qui ont su flairer le goût du public pour ce genre de fresques dans une société en constante réflexion identitaire, la parution de *La Femme de la fontaine*, premier roman d'Elizabeth Filion, n'a rien pour étonner.

Pourtant, l'œuvre de Filion dépasse le contexte dans lequel elle survient. Certes, on y retrouve la grande fresque propre au genre, qui se déroule cette fois aux quatre coins de l'Europe, entre 1887 et 1933. Mais au-delà des recherches historiques, géographiques et ethnologiques indispensables à l'écri-

ture d'un tel roman, l'auteure penche visiblement vers une meilleure connaissance de l'âme et du cœur. Il en résulte un roman fleuve qui s'intéresse plus aux soubresauts émotifs qu'à l'observation sociohistorique, pourtant ébauchée méticuleusement.

En effet, le tableau historique est brossé avec soin, Filion n'omettant rien des bouleversements liés à la Grande Guerre, aux oppositions religieuses (ayant scindé l'Europe en royaumes catholiques, protestants, juifs et musulmans), au développement des capitales et des révolutions — tant socialiste que national-socialiste. Ainsi, elle peint un portrait exhaustif d'une époque parmi les plus mouvementées qu'aie-

connues l'Europe, qui en a vu plusieurs. Faisant voyager le lecteur de Paris à Naples, puis de Saint-Petersbourg à Berlin, elle esquisse, dans un récit comportant de nombreux tiroirs, les tendances sociopolitiques d'un continent encore trop divisé pour parler d'unité. Puis, décuplant les lieux de la narration, elle met en scène des destins singuliers, chacun des acteurs portant sa propre révolte au sein d'un théâtre où le tragique et le drame se fondent en une seule trame.

Malgré l'ampleur des recherches que s'est imposée Filion, la qualité principale du roman provient de l'habileté avec laquelle elle sait lier tant d'existences étrangères, engendrant une fiction ha-

lante où de nouvelles intrigues se relancent d'un chapitre à l'autre, sans répit. La trame historique devient alors prétexte, toile de fond sur laquelle procéder à l'étude des passions humaines. La révolte, la violence, la fusion amoureuse et l'inspiration deviennent rapidement les circonstances maîtresses du roman, alors que les guerres, les révolutions et les signatures de traités se voient reléguées au second plan.

Sous une couverture d'un goût douteux (qui nuit trop souvent aux qualités esthétiques de ce genre d'ouvrages), une vision singulière du roman historique se donne à lire. Le lecteur habitué à des ouvrages plus scientifiques sera pro-

bablement choqué par le gommage subtil du contenu historique fait ici au profit d'un sentimentalisme assumé. Il ne manquera pas non plus de remarquer le romantisme un peu suranné qui grossit parfois les traits des personnages, jusqu'à les rendre caricaturaux. En dépit de quoi *La Femme de la fontaine* se révèle une première tentative prometteuse au sein d'une école, celle du roman historique, qui ne perdra rien de ses attraits à se renouveler de la sorte.

LA FEMME DE LA FONTAINE
Elizabeth Filion
Éditions Québec Amérique
Montréal, 2002, 429 pages



B É D É

Le démonté du midi

DENIS LORD

UN MOMENT D'INTIMITÉ

Pierre Drysdale
Zone convective
Montréal, 2002, 72 pages

Publiée pour l'essentiel au cours des années 80, la production relativement restreinte de Drysdale porte la marque d'une désillusion ironique sur la nature humaine, les idéaux trahis, la distance entre les actes et le discours. Avec *Un moment d'intimité*, l'auteur reprend les thèmes qu'il avait traités dans un tout autre style, quasi cubiste, dans *L'Homme de paille*: le couple et l'art, étroitement entremêlés. Le poids des années se referme comme un piège sur Paul, un fonctionnaire qui assiste, impuissant, vautre dans le silence, au naufrage de ses aspirations artistiques et de sa vie conjugale. La rencontre de Manon, une jeune et jolie étudiante en lettres, vient réveiller, de manière fulgurante, ses anciens idéaux... jusqu'à ce qu'il retombe dans l'inertie.

Autour de ce trio, Drysdale esquisse un microcosme bohème aux destins divers mais possédant en commun ce mi-temps de l'âge. On aurait d'ailleurs aimé voir se développer cette partie de l'histoire. Si le schéma s'avère plutôt classique, Drysdale traite son sujet avec justesse, avec un excellent sens de la mise en scène, son pinceau soulignant le caractère grotesque des personnages tout en leur conservant de la tendresse. Ma seule réserve concerne la parcimonie avec laquelle est traitée la rupture du couple. Sinon, Drysdale ne devrait pas se gêner pour produire davantage.



SOURCE ZONE COLLECTIVE
Planche tirée du dernier album de Pierre Drysdale, *Un moment d'intimité*.

INTESTINE

Simon Bossé
L'Oie de Cravan
Montréal, 2002, 33 pages

Musicien (membre du groupe Jérémie Mourand), sérigraphe, Simon Bossé est également un dessinateur doué qui, de ce côté, s'est fait plutôt discret ces dernières années. Sans paroles mais très expressif, *Intestine* fait partie de ces récits qui sont le cauchemar de la critique tant ils sont inénarrables. Au risque de tomber à plat, disons brièvement que dans un Montréal désert et fantomatique, un homme est inlassablement poursuivi par un démon. Ce qui apparaît de prime abord comme un simple conte surréaliste prend tout son sens allégorique à la fin. Les lavis

crémieux sont tout bonnement merveilleux et Bossé se révèle un maître de la lumière. L'Oie de Cravan, également éditeur de poésie, a publié, simultanément à *Intestine*, deux étranges et charmants petits livres d'illustrations: *Melek*, de Julie Doucet, et *Ebola*, signé Jeff Ladouceur.

LA NOUVELLE BANDE DESSINÉE

Entretiens avec Hughes Dayez
Niffle, 2002, 205 pages

Niffle propose une excellente collection d'entretiens avec des auteurs de bande dessinée, doté d'une jolie facture et d'une riche iconographie. Après Tardi, Vuillemin et Franquin, voilà qu'un ouvrage est consacré à quelques auteurs français qui ont contribué à renouveler le paysage de la précédente décennie: Sfar, Dupuy/Berberian, Blutch, David B., De Crécy, Rabat et Blain, presque tous liés à la fameuse maison d'édition L'Association. Dayez, qui nous avait déjà donné les excellents *Le Duel Tintin-Spirou* et *Les Héritiers*, les interroge sur leur démarche, leurs influences, leur positionnement dans l'univers de la bédé. Le titre de cet ouvrage m'apparaît un peu comme une pardonnable imposture; présenter les auteurs rassemblés ici comme «la nouvelle bande dessinée», c'est faire abstraction d'artistes parfois plus avant-gardistes, comme Henriette Valium ou Chester Brown. Par-delà ce leurre, reconnaissons qu'il s'agit d'une fascinante plongée en profondeur dans le monde de créateurs singuliers.

denislord@endirect.qc.ca

LIBERTÉ

SUITE DE LA PAGE D 1

Becal ou Salinas, l'auteur dévoilait des mains qui tressent des feuilles de palmier, des gorges et des falaises, des hommes, des femmes et des enfants, des lieux, dont les noms hybrides marient les Indiens et les saints.

«Ce qui m'a frappé au Mexique, c'est la permanence de ce que ça a été, au fond. Les Indiens sont toujours là, c'est encore eux bien qu'ils aient été presque éliminés, ou intégrés. Cela demeure des Indiens d'une autre époque, avec des qualités assez extraordinaires. [...] Pour chacun des Indiens, on sent qu'il y a derrière des siècles, des millénaires, dans leur façon de se comporter et de vivre sur cette terre-là. Cela reste des terres indiennes.»

Paul-Marie Lapointe a conservé d'autres textes, issus des mêmes observations sur les civilisations précolombiennes ou ce qu'il en reste, pour *Espèces fragiles*, dont le ton est moins léger, plus grave tout en restant ludique par endroits. «Cela rompait un peu avec le ton du *Sacre*», explique-t-il.

Il faut dire que le poète n'a pas beaucoup perdu de la colère originelle qui avait inspiré *Le Vierge incendié*, en 1948, dont on a dit qu'il fut le premier poème automatiste du Québec. «J'ai beaucoup vieilli», constate-t-il, bien sûr.

Mais loin d'être meilleure que celle qu'il critiquait à l'adolescence, la société d'aujourd'hui «est pire», dit-il, surtout qu'elle n'est pas tournée vers l'espoir. «Je ne vois pas comment on pourrait être satisfait de ce qui se passe dans le monde, c'est assez horrible.» Domination des entreprises, érosion de la démocratie, les raisons de s'indigner se bousculent dans sa bouche.

«ici ou là / à dix mille lieues d'ici / où rien ne se passe / qui ne soit / Répétition des jours / et travaux ordinaires / survie des uns / rapacité des autres», constate d'ailleurs le poète dans le poème *Ici*.

La situation est pire aussi, croit-il, parce que autrefois, à l'époque de son adolescence, c'était la situation enfermée, isolée, de la société québécoise qui suscitait le cri du poète. Aujourd'hui, c'est au monde entier qu'il s'adresse. Est-ce crier dans le désert?

«Je suis bien conscient mainte-

nant que ça ne peut pas changer grand-chose, la poésie», constate-il, comme à regret. Paul-Marie Lapointe a aussi longtemps œuvré dans le monde journalistique, où il a été notamment rédacteur en chef de la revue *Maclean*.

Si la poésie change quelque chose, croit-il, c'est intérieurement, «quand on se permet d'avoir une pensée qui diffère de ce qu'est la pensée commune actuelle». Il dit d'ailleurs que la poésie a été pour lui plutôt une affaire individuelle, une œuvre solitaire, à travers laquelle il ne se situait pas par rapport à un groupe. Toujours ce cri...

«Je n'étais pas aussi avancé que le groupe de Borduas, c'est un peu un hasard que je me sois, à la même époque, rapproché de ce groupe-là. Moi, je venais de la campagne; tout le côté idéologique du *Refus global*, je n'en étais pas là, je ne posais pas les questions en termes idéologiques, c'était une question de libération personnelle dans une société qui était ce qu'elle était», se souvient-il.

Les raisons de s'indigner se bousculent dans sa bouche

N'écrivait-il pas, pourtant, à l'époque: «C'est en songeant à construire un verger de frères / que pour pleurer je descends mon bras / que je mets ma vie dans mes larmes», dans *Le Vierge incendié*, qui sera d'ailleurs publié grâce à l'enthousiasme du poète Claude Gauvreau?

La motivation du poète à l'époque, c'était que «la société dans laquelle on nous forçait à vivre n'était pas acceptable sur le plan humain», raconte-t-il. Ce qui le choquait le plus, c'était l'exploitation sur le plan du travail, sur le plan intellectuel et sur le plan moral.

«Je crois que cela n'a pas beaucoup changé. On a toutes les raisons d'être en colère quand on voit ce qui se passe sur le plan social», dit-il.

A 72 ans, Paul-Marie Lapointe ne se voit pas brandir des pancartes dans la rue. Il se contente de laisser couler sa colère goutte à goutte, patiemment, lentement, sur la blancheur du papier. À ceux qui suivront d'en récolter les raisins.

ESPÈCES FRAGILES

Paul-Marie Lapointe
L'Hexagone
Montréal, 2002, 95 pages

FESTIVAL LITTÉRAIRE INTERNATIONAL DE MONTRÉAL

METROPOLIS BLEU

FESTIVAL 2002

DU 3 AU 7 AVRIL

Mavis Gallant
Susan Sontag
Nancy Huston
Victor-Lévy Beaulieu
Monique Proulx
Nicole Brossard
Catherine Millet

Événements cinématographiques
Écrivaines afghanes
Soirées de poésie
Ateliers d'écriture

billetterie
Articulée
(514) 844-2172

www.blue-met-bleu.com

RENAISSANCE MONTRÉAL HÔTEL 3625, AVENUE DU PARC PLACE-DES-ARTS 80

BCE, Canada Trust, BOMBARDIER, ARTISTI CONSOLIDATED, M, Canada, Québec, cbc, radiONE, cbc, radioTvo, NICHOLAS HOARE, ARCHAMBAULT, La Presse, The Gazette, 951, 1007

Mondialisation du capital : la valse des milliards

Faillites spectaculaires d'entreprises fondées sur la spéculation, crash boursier, crises économiques en Argentine, au Japon... Avons-nous perdu le contrôle des finances internationales ?

Invités
Omar Aktouf
Professeur, département de management, HEC
Bernard Elie
Professeur, département des sciences économiques, UQAM
Gerard Verna
Professeur, Faculté des sciences de l'Administration, Université Laval

Chasseurs d'idées

Dimanche 14 h et 23 h 12
mardi 15 h

Cette émission est enregistrée
Olivieri
librairie - bistro
Tel. 514 739-3639

Télé-Québec
telequebec.tv

LITTÉRATURE

LE FEUILLETON

La subjectivité révoltée

« **C**e livre s'est écrit tout seul en 1963, en juin, par un beau temps un peu venteux, dans une datcha qui appartenait aux parents de ma première femme. J'y vivais avec ma très belle épouse et notre fille âgée d'un an, parce que nous n'avions pas où loger, et mes beaux-parents avaient eu la charité de nous héberger dans leur datcha. Actuellement, l'histoire se répète avec mon fils aimé que j'héberge avec sa femme dans ma datcha du village des écrivains de Peredelkino. Cet effet de miroir commence à me fatiguer. » Ainsi s'exprime Bitov dans sa postface sous forme de lettre à son éditeur et datée de juin 1999. Passons l'effet de miroir, qui nous rappelle que le déjà-vu est une donnée fondamentale des révolutions en Russie, pour souligner qu'il aura fallu tout ce temps pour que ce livre paraisse enfin dans ce pays, alors qu'il l'avait été en Amérique dès 1986. Dans le monde communiste, on ne comprenait pas qu'un écrivain russe puisse faire preuve d'une telle «subjectivité», jugée bourgeoise et décadente, et encore moins qu'il puisse s'inspirer, même de manière lointaine, du Nouveau Roman. Quand vint enfin le changement de régime, en 1991, certes la censure était-elle tombée, mais il n'y avait plus de papier...

Composé de deux parties (auxquelles il faut ajouter la postface), ce livre a quelque chose d'étrange et de fascinant. On le dirait écrit par deux personnes distinctes, et pourtant les deux parties se répondent parfaitement, mais dans deux styles différents. La première, «Par temps de vent», a quelque chose de tchekhovien, tout en nuances, en délicatesse, en réverie; alors que la seconde, «En marge (Journal d'un antagoniste)», est une sorte de journal à vif des mouvements de la pensée d'un auteur qui s'interroge sur son être-au-monde dans la société russe. Et c'est très fort, grave, à pic comme Dostoïevski. Pourtant, cette seconde partie fut inspirée directement d'un autre auteur, Ossip Mandelstam, et plus particulièrement de son texte intitulé *Quatrième prose*



Jean-Pierre Denis

de des amis lui avait remis dans un exemplaire dactylographié pendant ce même été 1963. C'est dans les marges de ce texte que Bitov conçut justement «En marge»... Ensuite, raconte ce dernier, il s'empressa de recopier le texte de Mandelstam à la machine et de faire parvenir cette nouvelle copie en Tchécoslovaquie où le texte parut vers 1964-65 en langue tchèque (c'était sa première édition).

Quel est le lien entre ces deux œuvres? «Je constate aujourd'hui», nous dit l'auteur, qu'elle [sa «seconde prose», écrite en marge] ne paraît pas d'un esprit d'imitation, mais d'une énergie de révolte, d'une haine de ma situation qui était notre lot commun, alors que j'étais tranquillement en train de devenir écrivain.»

De Tchekhov à Kafka

Dans les deux textes il s'agit de fictions autobiographiques, le premier empruntant à la narration omnisciente, le second étant écrit au «je». «Par temps de vent» évoque le trouble d'un jeune père (Bitov a alors 26 ans) tiraillé entre le désir d'écrire loin de la ville — où seule se justifie l'existence de l'écrivain, car il ne fait pas bon s'en éloigner — et le bonheur qu'il éprouve à voir les premiers pas de son fils, à accompagner ses premiers balbutiements, à

découvrir la nature autour de lui. Même de son père, qu'il a toujours mis à distance, il va progressivement se rapprocher. Mais ce bonheur semble toujours trouble, fragilisé, que ce soit par des éléments extérieurs ou par ses propres pensées.

Le vent qui siffle dehors, son incapacité ou sa paresse à écrire, la puissance du réel qui l'entoure et l'empêche de l'art qui lui interdit de le copier, l'effet que lui fait une visiteuse, les doutes qu'il éprouve à l'égard de sa femme ou de son père qui resteront toujours pour lui des étrangers — car à chaque pas nous nous heurtons au mystère de ce que pense l'autre, «celui qui n'est pas toi», tout le pousse à se détourner de son lieu ou à s'interroger sur la place qu'il y occupe. C'est rempli de fines observations qui forment une sorte de bruit de fond où, à la longue, se dégagent les mouvements souterrains de la conscience, où apparaissent les forces qui s'y jouent, les impressions qui s'y fixent ou disparaissent.

Tout y est libre de circuler, parfois dans la plus pure apesanteur ou le plus léger changement atmosphérique, car l'écrivain éprouve ici sa «liberté» — qui est de se dire en dehors de toute contrainte sociale. Quant au second texte, il n'est pas sans évoquer *Le Procès*, de Kafka, le sentiment de révolte en plus (n'oublions pas que Bitov fut soumis à la censure). Car chez Kafka, précise l'auteur, «les faits et gestes et la souffrance du personnage sont un processus, et la conclusion n'est qu'une fatalité, un simple meurtre». Au contraire, ici, le narrateur s'interroge sans cesse, creuse le sens des choses et se refuse à être une simple victime de la fatalité. «Est-ce injuste parce que tu n'es pas d'accord avec ta condamnation ou parce que tu dénies le droit à ce tribunal de la prononcer à ton encontre. Parce que tu as peur de mourir ou parce que tu n'es pas prêt? Parce qu'il n'y a aucune raison ou parce que tu ne l'as pas compri-

se? » Il contemple ses contemporains pour observer leur course chaotique, les considérant comme des «molécules qui bondissent sous des impulsions [...] des impulsions qui sont: acheter du saucisson, passer à la pharmacie, puis un rebond en angle aigu pour repartir en sens inverse... »

Il conclut à la vanité de toute chose, mais sans croire pour autant qu'on puisse tenir cette position philosophique, car elle ne nous permet pas de sortir du cercle étroit du «remue-ménage social [...]». Il se questionne encore sur sa propre inanité, jugeant son «texte inutile et pernicieux», sur la tragédie de ces «créatures douées d'une conscience dont elles ne savent que faire», sur son désir d'être entièrement sincère, alors qu'il se surprend sans cesse «en flagrant délit de mensonge»...

Il ne se fait pas non plus d'illusions sur le pouvoir du sage qui, s'il peut comprendre tout cela, et pour cette raison même, «ne peut rien faire ni rien dire». Quant à l'artiste, «le pauvre, il se débat entre feu et glace»... Mais n'allez pas croire que tout cela conduit au nihilisme. Il y a chez Bitov trop d'amour de la vie pour qu'une telle position puisse l'emporter, car à la fin, pour reprendre ses mots, «c'est comme si je pouvais faire ce qui avant était faiblisse et chute sans que ce ne soit plus ni l'un ni l'autre, car cela arrive par amour». Une magnifique démonstration de la tragédie humaine.

denisjp@videotron.ca

LA DATCHA

Andrei Bitov

Traduit du russe par Christine Zeytounian-Belouis
Éditions Albin Michel,
coll. «Les Grandes Traductions»
Paris, 2001, 205 pages

R É C I T

Les arbres d'Amérique

Thoreau voit dans la sauvegarde des arbres dans les lieux habités par les hommes le moyen le plus sûr d'éloigner de ceux-ci superstition et fanatisme

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

LE DEVOIR

Le poète écossais Kenneth White, au moment de présenter avec chaleur et conviction *Couleurs d'automne*, de Thoreau, texte demeuré jusqu'ici inédit en français, ne manque pas de prendre ses distances par rapport à ce qu'il estime un usage immodéré de la métaphore. Quoi! Ils ne seraient pas vivants, les grands arbres flamboyants de l'automne nord-américain? Les ormes ne sont-ils pas le parasol qu'un village fermerait en novembre, résigné à l'arrivée des mauvais jours? Et l'herbe pourpre, si elle pousse précisément dans les fossés, n'est-ce pas pour mieux surprendre les pensées du promeneur?

Couleurs d'automne est le quatrième titre de la petite maison d'édition Premières Pierres, qui s'est donné pour tâche de débarrasser, pour le bénéfice des lecteurs de langue française, des textes rares, injustement oubliés, susceptibles d'éclairer les rapports qu'ont entretenus la science et la littérature en des siècles (les XVIII^e et XIX^e) où les deux disciplines avançaient de concert. Aussi ces réflexions qu'inspire la flore d'automne à Henry David Thoreau raviront-elles tous ceux qu'habite un sentiment de la nature envisagée comme un spectacle permanent qui dispense ses leçons en charmant les sens et l'esprit.

Quant à Thoreau, c'est par la description, l'humble description, qu'il entend comprendre le monde naturel et régler sur celui-ci son existence. Le lieu: les environs de Concord, dans l'État du Massachusetts. L'époque: entre 1850 et 1860, alors que, tout en poursuivant la lecture de Linné et de Théophraste, Thoreau rêve sur l'étang de Walden et n'a de cesse d'alimenter son journal: 47 cahiers d'où tirer, à intervalles, les morceaux d'une œuvre élaborée loin des hommes et, pourtant, au plus près d'eux.

L'écrivain meurt en 1862, non sans avoir cherché à donner à la poésie un tour nouveau, explique le préfacier, qui dépasserait un lyrisme épuisé et dont cet essai poétique qui paraît en 1862, dans la revue *The Atlantic Monthly*, serait l'expression arrêtée en plein élan. Mais qu'importe ce qui n'a pas eu lieu quand l'éclat subsiste.

Le rouge sera donc la couleur de Thoreau dans ce petit livre, même si c'est toute une gamme qu'il s'agit alors de décliner, tous les jours vive, jusque dans ses nuances. Le tout avec précision. C'est le 20 août que l'herbe pourpre est en plein éclat, même si ce n'est que de loin qu'elle semble flamboyer, et encore lui faut-il une lumière favorable. De près, l'herbe est terne, et ce contraste donne à l'écrivain botaniste l'occasion de méditer sur les «causes minuscules» produisant de grands effets. Pour sa part, la phytolaque prend une



couleur sang le 23 août. L'érable rouge commence à mûrir vers le 25 septembre, et l'érable à sucre connaît la splendeur autour du 5 octobre. Quant aux feuilles du chêne écarlate, leurs nervures dessinent des mondes, des archipels, des promontoires qui jonchent le sol à la date du 26 octobre et changent en navigateur

le plus casanier des passants, pourvu qu'il sache regarder.

Car tout est dans le regard. Seul celui qui porte en son for intérieur la vision d'une plante la trouvera sur le terrain, aussi rare soit-elle. Seul celui qui cherche trouve. Le gibier va vers le vrai chasseur comme vers son destin, et ignore l'amateur. Et la fillette, qui les a vues une fois, cueille à foison les groseilles sauvages à l'existence, en d'autres lieux, insoupçonnée de tous.

Contre le fanatisme

On aimera par ailleurs la morale souriante de Thoreau, qui voit dans la sauvegarde des arbres dans les lieux habités par les hommes le moyen le plus sûr d'éloigner de ceux-ci superstition et fanatisme. «Montrez-moi deux villages, écrit-il plaisamment, l'un enfoui sous les arbres et flambant de toute la magnificence d'octobre, l'autre un simple terrain vague, désolé et sans arbre, sauf peut-être un ou deux pour les suicidés, et je suis sûr que dans le second on trouvera les bigots les plus desséchés et les ivrognes les plus impéni-

ents [...] Ils seront prêts à adhérer à la doctrine la plus stérile et la plus désespérée — par exemple que le monde court à sa fin, ou que c'est déjà fait, ou qu'eux-mêmes sont tournés à l'envers. Ils feront probablement craquer leurs jointures sèches les uns en face des autres et appelleront cela une communication spirituelle.»

A vrai dire, on aimera tellement cette sagesse qu'on pardonnera à l'auteur l'insistance chauvine qu'il met à trouver dans la réalité naturelle américaine — et la seulement, voudrait-il — les repères qui lui donneront accès au monde symbolique. L'Europe de Thoreau, même lointaine, demeure encore trop omniprésente pour qu'il n'ait pas envie de lui opposer les mythes du cru qu'il se fait fort d'élaborer.

Thoreau construit. Mais Carl Gustav Carus, quand il écrit son *Voyage à l'île de Rügen*, autre titre paru chez le même éditeur, éprouve déjà le sentiment douloureux de la perte, d'un monde

qui se transforme. Ainsi le passage du temps destructeur est-il visible dans l'évaluation de la distance entre Dresde et Berlin qui, entre le moment du voyage (1819) et celui où il est évoqué par écrit (1866), est passé de trois jours à cinq heures. Cet homme de sciences (chimie, physique, botanique et médecine), professeur de gynécologie à l'Académie de chirurgie et de médecine de Dresde, appartient de toutes ses fibres au Romantisme. Touche-à-tout, curieux, il correspond avec Goethe, poète et lui-même auteur, on s'en souviendra, d'un traité des couleurs aux visées scientifiques, et entretient une solide amitié avec le peintre romantique Caspar David Friedrich.

La peinture de paysage l'intéresse donc au moins tout autant que les atomes et les corps souffrants. A Rügen, sur la côte baltique, il cherche les sources d'inspiration de son ami peintre et médite sur l'art, d'un monde

ne part, observe-t-il, réside dans la maîtrise du trait, lequel n'existe pas dans la nature, «devenant du même coup et d'autant plus l'affaire de l'art». Ce qui le rend susceptible d'apprentissage, ajoute-t-il. Cet esprit classique, qui survit chez Carus sans dire son nom, est l'une des beautés que réserve ce petit livre. Qui sait? le monde se transforme peut-être moins rapidement qu'il n'en a l'air.

COULEURS D'AUTOMNE

Henry David Thoreau
Traduit de l'anglais
par Marie-Claude White

VOYAGE À L'ÎLE DE RÜGEN

SUR LES TRACES
DE CASPAR DAVID FRIEDRICH
Carl Gustav Carus
Traduit de l'allemand
par Nicole Taubes
Premières Pierres
(Distribution Vrin)
Charenton, 2001, 88 et 64 pages

Olivieri
librairie • bistroUN
BISTRODES DIZAINES
D'ÉVÉNEMENTSDES MILLIERS
DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél.: 514-739-3639
Fax: 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

Festival
Francophone
de l'Écriture *

À LAVAL, LES 3, 4 ET 5 MAI 2002

(éc.sec. Mont-de-La Salle, 125, boul. des Prairies, Laval)

sous la Présidence d'honneur de
Madame Lise Bissonnette

AU PROGRAMME :

5 séminaires de 12 heures chacun :

Littérature jeunesse, avec Cécile Gagnon
Nouvelle, avec Jean Pierre Girard
Poésie, avec Jocelyne Felix
Récit, avec Bruno Dufour
Scénarisation, avec Ginette Laporte

Coût (participation à un séminaire) : 80 \$

Inscription : Patrick Plouffe, Société littéraire de Laval (450) 978-7669
NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

Gala annuel de remise de prix littéraires, 5 mai, 14 h

Prix Jacqueline Déry-Mochon, Prix Brèves littéraires,
concours intercollégial de poésie, concours pancanadien
de composition française au secondaire

Entrée libre

LE DEVOIR



SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL



SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL



SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL



SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL



SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL



SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL



SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL

*Organisé par la Société littéraire de Laval

ÉLIZABETH FILION



La Femme de la fontaine

Elizabeth Filion parvient à raconter les petites histoires et la grande, grâce à un talent pour l'art de l'ellipse, qui n'est pas donné à tous. À travers ces portraits colorés, vivants, ces intrigues nombreuses et complexes, ce roman foisonnant fait preuve d'une imagination pleine de ressources.

Pascale Navarro, *Voix* - Montréal

Beaucoup de souffle conjugué à un sens certain de l'histoire font de cette *Femme de la fontaine* une très belle réussite qui offre une perspective humaniste sur quelques-uns des conflits les plus sordides et cruels du XX^e siècle.

Christophe Rodriguez, *ICI*QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

ESSAIS

Philosopher au cégep

Imaginez: si la philosophie ne faisait pas partie des cours obligatoires de formation générale au cégep, le médecin qui vous soigne, le professeur qui enseigne à vos enfants, l'avocat qui vous accuse ou vous défend, l'infirmière et tous les autres professionnels qui croisent votre route, des gens qui consacrent leur existence à penser l'essentiel, à réfléchir à ce qui ne s'en va pas, quand la rumeur de l'accessoire s'est éteinte, ne sauraient peut-être même pas que cela existe. Mais reste-t-il quelque chose, après, quand le collégial n'est plus qu'un souvenir de jeunesse, de cette expérience scolaire imposée, ponctuelle et unique en son genre?

Il n'existe, à vrai dire, aucun instrument capable de mesurer les résonances à long terme d'une telle aventure, mais je reste intimement persuadé que la philosophie au collégial ne s'exerce pas en vain. Ce sera, pour l'un, le souvenir d'un prof engagé qui rappelle que la vie avec la pensée est possible, voire nécessaire; pour l'autre, à la croisée des chemins peut-être, une réminiscence que «cela» existe, l'art de se poser des questions et de délibérer en faisant appel au meilleur d'une tradition. C'est, je le sais bien, à la fois peu et beaucoup, mais je choisirai beaucoup en pariant sur le miracle de l'éveil intellectuel dans la relation pédagogique.

C'est pour témoigner de la noblesse de ce pari, qui touche au sens même de l'expérience philosophique au collégial, que Giovanni Calabrese, éditeur chez Liber, a réuni les réflexions de cinq professeurs d'expérience, qui sont aussi des essayistes. Moins pour défendre la place de la philosophie au collégial que pour témoigner de sa pratique sur une longue période de temps. Moins, donc, pour justifier quoi que ce soit que pour partager une passion avec l'espoir qu'elle soit transmissible. Et tous ceux qui enseignent, peu importe la matière, de même que tous ceux qui croient encore à la valeur de la philosophie, ne devraient pas bouder l'invitation.

Il revient à Pierre Bertrand, toujours fidèle à son idéal du philosophe-artiste, d'ouvrir le bal. Dans la classe, l'essayiste qui cultive une éthique et une esthétique du tâtonnement ne trahit pas sa «ligne de création» (titre d'un de ses essais, paru en 1993). Partisan d'une



Louis Cornellier

«pédagogie sans méthode et sans recette» qui privilégie le questionnement plus que les réponses, Bertrand, dans des fragments qui abordent la problématique sous divers angles, livre un plaidoyer senti en faveur d'une philosophie incarnée qui doit ébranler l'être même de celui qui s'y adonne.

Conscient de l'attitude souvent rétive des étudiants dont il sollicite la participation, il tente d'aller au delà d'une fidélité aux grands textes parce qu'il sait que l'essentiel se trouve dans «le geste de philosopher» en lui-même: «Ce qui fascinera l'étudiant, beaucoup plus que telle ou telle thèse, sera une sensibilité difficile à cerner, une sorte d'aura indéfinissable, une attitude mystérieuse face à l'existence.»

Plutôt éthéré mais vibrant dans son évocation du philosophe en professeur, Bertrand n'évite toutefois pas le poncif de l'apitoiement quand il traite du statut de la philosophie au Québec. A cet égard, on peut bien lui donner en partie raison, mais non sans ajouter que la répétition de la plainte, d'œuvre en œuvre, s'avère plus lassante que stimulante.

Plus serein, le témoignage de Michel Métayer, auteur du magistral *La Morale et le monde vécu*, brille par sa fraîcheur. Ici encore, le professeur rejoint l'essayiste dans son attachement à une pratique philosophique allergique aux constructions purement abstraites qui négligent le vif d'une existence en quête de sens plus que de rationalité. Partisan d'une pédagogie du plaisir qui laisse aussi entrer l'humour dans la classe, Mé-

tayer affirme n'avoir rien à faire de la plainte sur l'indigence intellectuelle des étudiants. «Le premier responsable de la réussite et de l'échec d'un cours, écrit-il, c'est le professeur!»

Dans ce beau texte simple et stimulant, le philosophe ne renie pas sa passion du concret. Aussi, il partage avec le lecteur ses stratégies pédagogiques: cours magistral interactif, ruses pour désamorcer le relativisme de principe des étudiants et multiplication des exemples concrets qui fournissent «un gain de crédibilité» puisque «cela les convainc de la pertinence de l'idée, du fait qu'elle renvoie à quelque chose de tangible».

Un défi intellectuel

Refusant d'accorder à la philosophie un statut supérieur à d'autres disciplines, Métayer défend néanmoins sa pertinence dans le parcours scolaire en mettant en relief «le défi intellectuel particulièrement relevé qu'elle présente aux élèves». La critique du rationalisme qui clôt son témoignage est une démonstration probante de l'immense potentiel pédagogique de son approche concrète de la philosophie.

Laurent-Michel Vacher, quant à lui, impose, encore une fois, sa voix forte et farouchement originale. Amant turbulent de la philosophie, celui qui a choisi de «prendre autant que possible le parti de l'homme de la rue» exprime tambour battant son refus d'une approche élitiste — et dominante — de la philosophie qui condamne l'expérience commune au nom d'une méthode «historico-herméneutique», imbu de sa supériorité sur les autres modes de savoir et enfermée dans une attitude de révérence face aux grands textes et aux grands penseurs.

Partisan d'une philosophie «en harmonie avec le savoir humain et respectueuse des connaissances acquises» de même que «soigneuse de clarté, d'argumentation rationnelle et d'esprit critique», Vacher disqualifie le culte des grands textes au profit d'une «pédagogie de la discussion» problématique (et non historico-herméneutique), scientifique (les questions et les idées plus que les textes comme tels), polémique (et non magistrale) et démocratique (et non élitiste). Dans un passage courageux et beau de son témoignage, Vacher parle du

«respect minimal dû à tous nos frères et sœurs humains» et ajoute: «Il me semble que beaucoup d'autres choses dont la philosophie est coutumière résisteraient mal à cette pensée que femmes et hommes de notre temps nous demandent légitimement compte, en silence, de nos spéculations et de nos bavardages professoraux.» C'est ça, avoir du panache!

L'espace me manque pour traiter plus en détail les contributions de Robert Hébert et Jacques Marchand, qui complètent ce livre. J'en dirai au moins ces quelques mots. Dans une petite histoire critique de la philosophie au collégial, le premier plaide en faveur d'un «socratisme pédagogique» qui rejoint l'idée commune aux cinq professeurs d'une philosophie incarnée, et il soulève l'idée selon laquelle le recul de la philosophie au collégial, décrété par la réforme Robillard de 1994, «officialise le désaveu de la Révolution tranquille». Quant à Marchand, il traite de la problématique de l'impossible institutionnalisation du philosophe dans un texte assez pointilleux qui n'évite pas la tentation réactionnaire, un danger qui guette plusieurs enseignants, en flirtant avec l'idée d'une sélection plus sévère des étudiants et celle d'une évaluation rigide des enseignements. Sa conclusion, toutefois, retrouve des accents plus sympathiques: «L'époque de la belle âme et de la conscience malheureuse s'achève sous nos yeux: place au mauvais sujet, au philosophe bricoleur, au modeste artisan minimaliste.»

Le message essentiel de *Pratiques de la pensée* pourrait se résumer en des termes semblables: place à une philosophie vivante au collégial!

louiscornellier@parroinfo.net

PRATIQUES DE LA PENSÉE

PHILOSOPHIE ET ENSEIGNEMENT

DE LA PHILOSOPHIE AU COLLÉGIAL

Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand, Michel Métayer, Laurent-Michel Vacher
Editions Liber
Montréal, 2002, 192 pages

PHILOSOPHIE

Du ressentiment à la liberté

Un appel à la renaissance de l'Islam

GEORGES LEROUX

Il fallait un vrai courage pour écrire *La Maladie de l'Islam*, le courage d'un écrivain et d'un philosophe formé à l'intérieur de la

culture islamique et consterné par les dérives de l'islamisme. Abdelwahab Meddeb s'adresse certes aux penseurs occidentaux, pour les dissuader de tomber dans le piège d'une conception

essentialiste de l'Islam: comme toutes les grandes cultures universelles, l'Islam est tributaire de son histoire et sa diversité interdit d'y rechercher une essence violente et fanatique. Si l'intégris-

me doit être compris, ce ne peut être qu'historiquement, en suivant les évolutions multiples qui mènent de l'âge d'or de la tolérance aux crispations des idéologies modernes du ressentiment.

Sur l'horizon d'un dialogue qui puisse renouer avec les idéaux d'hospitalité de ses plus grands penseurs, A. Meddeb propose une méditation complexe sur l'histoire de la culture islamique pour inviter à y saisir tout ce qui en elle est ouverture et liberté. Mais sa perspective n'est pas d'abord académique, elle exprime surtout un projet critique adressé à ceux qui dans l'Islam actuel portent une responsabilité de culture. A leur attention, Meddeb dresse le portrait courageux, dépourvu de toute complaisance, d'un sujet islamique déchu et d'une histoire où la modernité s'est limitée à une américanisation technique, sans souci de lien aux sources de la culture. Si ce lien continue de se briser, la dérive islamiste ira s'amplifiant.

Écrit dans l'urgence, après les événements du 11 septembre, cet essai peut se lire sur un double registre: aux Occidentaux, il offre une traversée kaléidoscopique — l'écriture fragmentée, la richesse de l'archive citée, la profusion des sources en sont les marques les plus vives — d'une culture plurielle, sensible à la beauté du monde et de la vie et pénétrée des idéaux de la raison. Rien de plus éloigné du rigorisme totalitaire que l'Islam traditionnel, à la fois érotique, mystique et spéculatif.

Aux musulmans, A. Meddeb veut montrer les dangers qui résultent de la perte de cet héritage de vie et de liberté. Au croisement de ces deux perspectives, il propose une généalogie du terrorisme et de l'intégrisme: les is-



lamistes proviennent en effet de milieux américanisés et technicisés, au sein desquels la nostalgie d'une communauté originaire mythifiée a stimulé la résurgence d'une idéologie violente, fortement inspirée par le rigorisme wahhabite. Rappelant la genèse de ce mouvement devenu avec le temps le canon de l'Islam mecquois et saoudien, il en montre les dangers. Il expose aussi, brillamment, comment ce rigorisme se place en position de rupture avec la plupart des maîtres de la tradition, qu'il s'agisse des grandes figures du rationalisme médiéval ou encore des poètes et des soufis.

A chaque détour de ce livre, et souvent dans des bas de page d'une grande richesse littéraire, on rencontre le monde pour ainsi

VOIR PAGE D 7: ISLAM

25 ans

LA REVUE MÖEBIUS

disponible dans toutes les bonnes librairies

AU SOMMAIRE DU NO 92

ANICK ARSENAULT, CHRISTINE BALTA, SYLVAIN CHAMPAGNE
GUILLAUME CORBEIL, SYLVIE DION, OLLIVIER DYENS
ANDRÉ MAROIS, MARC MÉNARD, SUZANNE MYRE
ANNIE PRONOVOST, LUDOVIC SCHWEITZER ET
LES FINALISTES DU MARATHON D'ÉCRITURE INTERCOLLÉGIAL 2001

COUPON D'ABONNEMENT

4 NUMÉROS PAR ANNÉE (TAXES INCLUSES) PRIX AU NUMÉRO: 10 \$

Nom:

Adresse:

Tél:

Je m'abonne à partir du numéro:

1 an: 30 \$ 2 ans: 55 \$ (abonnement régulier)

55 \$ 100 \$ (institution)

MÖEBIUS, 2200, rue Marie-Anne Est, Montréal (Québec) H2H 1N1

Tél. et téléc.: (514) 597-1666 ou 597-2335



KANDAHAR de Mohsen Makhmalbaf CE SOIR 20H

Au cœur de la beauté et de l'horreur...
« Surtout, n'oubliez jamais l'Afghanistan. »



Télé-Québec
telequebec.tv

ESSAIS

ISLAM

Tout le champ idéologique est envahi par des penseurs intégristes

SUITE DE LA PAGE D 6

dire refoulé de l'islam. Ce refoulement, Meddeb insiste là-dessus, c'est la liberté de créer, c'est l'islam créateur contraint historiquement à une forme de stérilité et devenu un «inconsolé de sa destination». Il faut du courage pour dénoncer de front le wahhabisme, il en faut encore plus sans doute pour rappeler les splendeurs du passé et persuader l'islam universel de la nécessité de s'y raccorder pour les réactiver. Lu comme un réquisitoire amer, cet essai est en fait un appel à une Renaissance: la grandeur de l'héritage, la force de la langue arabe, la mémoire des poètes, des philosophes et des savants, tout invite à croire cette renaissance possible.

Cet espoir se pose contre le ressentiment qui alimente l'intégrisme, qui n'est toujours que l'exercice d'une violence de réaction dans une situation d'impuissance. Le contraste, chaque fois plus vif, entre les exemples repris de la culture de Damas, de Bagdad, du Caire et les figures sionistes qui mènent tout droit à Oussama ben Laden (dont la genèse morale et politique est ici implacablement déconstruite), est certes un outil rhétorique d'une grande puissance, mais dans une situation de misère matérielle, dont la situation palestinienne n'est que le cas le plus dramatique, cette approche peut-elle convaincre? La voix de A. Meddeb est celle d'un homme de culture, pénétré des ressources de la tradition et confiant dans sa capacité de se régénérer malgré les échecs de la modernisation.

Fidèle aux figures de liberté et d'ouverture, A. Meddeb ne cherche pas par ailleurs à occulter les ferments de littéralisme (comme Ibn Taymiyya, disciple radical d'Ibn Hanbal et ancêtre d'Abd al-Wahhâb), toujours à l'œuvre dans une culture de l'écriture. C'est en effet ce littéralisme qui va dénaturer l'idéal spirituel du jihad pour en faire un instrument de conquête et de soumission. Les sectateurs wahhabites se reliait à ces lectures littérales des sources coraniques. Quand il écrit que l'islam a manqué d'un Dante pour faire contrepoids à ce littéralisme désastreux, A. Meddeb déplore surtout que l'intégrisme occupe désormais tout le terrain dégagé par les réformes saoudiennes et que les éléments qui voudraient retrouver une source de liberté doivent remonter très loin pour la découvrir.

À la place, tout le champ idéologique est envahi par des penseurs intégristes comme le Pakistanais Mawdûdi, créant ainsi le milieu de diffusion de la pensée des talibans et stimulant l'organisation d'al-Qaïda. La maladie de l'islam? C'est le ressentiment pathologique de tous ces semi-lettrés qui se croient dépositaires du legs de Médine, alors même qu'ils ont rompu avec l'essentiel de leur héritage. Cette amnésie n'est pas le symptôme, elle est la cause principale, et une fois qu'elle s'associe à la technique, elle transforme la haine atavique de soi en haine de l'ennemi exemplaire.

Ce livre donne accès à une culture écrite d'une exceptionnelle richesse et il est animé d'une recherche philosophique faite d'espoir et de confiance dans le travail de la raison. Par beaucoup de côtés, il se montre aussi le digne héritier des maîtres soufis auxquels il consacre des pages magnifiques (l'évocation de la pensée d'Ibn 'Arabi ou de Rûmi, le maître de Konya, en sont des exemples inspirés). Les propositions de dialogue concret sur lesquelles il se clôt, en résonance avec la pensée de l'accueil de Jacques Derrida, montrent aussi que l'horizon politique ne se dessine jamais aussi bien que s'il est relié à son histoire et à sa culture de fondation. Placé sous le signe de l'hospitalité sacrée d'un Louis Massignon, ce dialogue se hisse de toutes ses forces vers la vie.

LA MALADIE DE L'ISLAM

Abdelwahab Meddeb
Éditions du Seuil, «La couleur des idées»
Paris, 2002, 222 pages

L'islam à travers quelques titres récents

L'intérêt actuel pour l'islam est l'occasion de publications et de rééditions nombreuses dont il faut se réjouir. Les traductions françaises de textes classiques se multiplient et de grandes synthèses, devenues introuvables, sont rééditées. C'est le cas de l'ouvrage *Le Mon-*

de de l'islam (Thames & Hudson, 2002), publié sous la direction de Bernard Lewis, traduit de l'original anglais paru en 1976. Ce collectif regroupe des introductions à tous les aspects de la culture islamique, rédigés par les meilleurs spécialistes. Les domaines littéraire et philosophique y sont présentés avec autant d'importance que l'histoire ou la vie civique. Ce livre est magnifiquement illustré, et son prix très bas défie toute concurrence. C'est la meilleure introduction disponible dans le moment.

Du même Bernard Lewis, il faut signaler sa grande étude sur le terrorisme politique (*Les Assassins. Terrorisme et politique dans l'islam médiéval*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2001), enfin traduite en français. Dans le petit livre de Martine Gozlan, paru d'abord en 1995 (*Pour comprendre l'intégrisme islamiste*, Paris, Albin Michel, 2002), on trouve un rappel historique et de solides analyses sociologiques. La réédition en «Quadrige» de l'ouvrage devenu classique de Malek Chebel (*L'imaginaire arabo-musulman*, Paris, PUF, 2002) intéressera tous ceux qui veulent pénétrer dans la symbolique islamique: à travers le répertoire des symboles, c'est l'ensemble des conceptions du monde et de la vie qui est présenté, sources à l'appui. Un livre indispensable.

Deux colloques importants ont aussi donné lieu à la publication d'actes très riches. D'abord, le colloque *Pour un islam de paix*, organisé à Paris par l'association Terres d'Europe en janvier 2001 (*Pour un islam de paix*, Paris, Albin Michel, 2002, «Question de», n° 126). Il faut saluer ici le travail admirable de Marc de Smedt et de toute l'équipe de Jean Mouttafa, artisans français du dialogue islamo-chrétien. De belles contributions sur les trois monothéismes (Daniel Sibony), sur la théologie politique (Mezri Haddad), donnent à ce dialogue de solides assises. On en dira autant du recueil très substantiel des contributions du colloque organisé à l'Université Laval par Marie-Hélène Parizeau et Soheil Kash (*Pluralisme, modernité et monde arabe. Politique, droits de l'homme et bioéthique*, Québec, Presses de l'Université Laval, s.d.). Résultant d'un dialogue d'intellectuels québécois, tunisiens, libanais et syriens, ce livre offre une quinzaine d'études qui balisent le champ, notamment un propos d'ouverture de Thierry Hentsch sur l'islam imaginaire, une étude très fouillée de Michaël La Chance sur Michel Foucault et l'Iran, une riche analyse de Soheil Kash sur la question de la modernité et une réflexion de Burhan Ghalioun sur les enjeux de la démocratisation. Deux sections sont consacrées aux droits de l'homme et à la bioéthique, et le livre offre en plus la transcription de tables rondes sur des sujets connexes ainsi que des entretiens avec François Châtelet.

G. L.

Le 13 mars dernier s'éteignait, à 102 ans, Hans-Georg Gadamer, un des grands philosophes du XX^e siècle, père de l'herméneutique. Jean Grondin, professeur de philosophie à l'Université de Montréal, a publié une biographie de Gadamer qui a fait autorité en Allemagne ainsi qu'une introduction à son œuvre. *Le Devoir* l'a contacté à son retour des obsèques du maître.

ANTOINE ROBITAILLE

Le *Devoir*: Certains prétendent que Gadamer est l'homme d'un seul livre, *Vérité et méthode*.

Jean Grondin: Sans doute, mais c'est aussi le cas de la plupart des grands penseurs. Vous dites «Platon» et *La République* vous vient à l'esprit. Heidegger a écrit *Être et temps*. Gadamer, c'est *Vérité et méthode*, bien que ses autres écrits, sur l'art, sur Platon, Aristote, Hegel, Heidegger, méritent aussi d'être fréquentés. C'est aussi le cas de ses importants débats avec Habermas ou Derrida, qui ont été très marquants dans les dernières décennies.

Le Devoir: Ce chef-d'œuvre, *Vérité et méthode*, comporte une remise en question de l'hégémonie de la méthode scientifique.

Jean Grondin: Pour lui, la méthode n'est pas la seule condition de la vérité...

Le Devoir: ... vérité que l'on peut découvrir grâce à l'art.

Jean Grondin: Absolutement. Il y a pour lui une vérité, une justesse dans l'art, lequel nous ouvre un monde et nous fait découvrir des choses que nous ne saurions pas sans lui: c'est *King Lear* qui nous apprend ce qu'est l'ingratitude et Kafka ce qui est le labyrinthe moderne, etc. La vérité artistique a d'ailleurs souvent la vie plus longue que la vérité scientifique. Il suffit de consulter un manuel de physique ou de médecine du XIX^e siècle pour constater que tout cela a passablement vieilli. Ce n'est pas le cas des vérités artistiques. Les pièces de Shakespeare n'ont pas pris une ride, pas plus que les dialogues de Platon, comme les grandes sculptures de l'Antiquité. Tout cela nous parle encore et nous dit ce qui est. En quoi consiste donc cette vérité artistique qui nous interpelle par-delà les âges?

Le Devoir: Gadamer semble admettre une certaine relativité des perspectives sans abandonner la notion de vérité, contrairement à Nietzsche qui affirme que tout n'est que perspective. Est-ce juste?

Jean Grondin: Il dit en fait que l'engagement de celui qui comprend est essentiel à la vérité. La vérité qui nous interpelle en est toujours une qui s'adresse à nous. Mais il est clair que, dans l'ordre de l'interprétation, on ne peut pas dire n'importe quoi. Le modèle de l'art est ici aussi très éclairant. Pensez par exemple à l'interprétation d'une pièce musi-

cale ou, en sciences humaines, au travail de traduction. L'interprète se trouve lié par la partition, par le sens qu'il doit transmettre, même s'il jouit d'un certain espace de jeu. Il ne peut donc pas jouer — ou traduire — n'importe comment. Mais s'il ne s'implique pas, ce sens ne sera pas communiqué. C'est là, au fond, le modèle de Gadamer. Il y a une traduction du sens par l'interprète qui est essentielle à la vérité, mais ce qui doit être traduit, compris, interprété, c'est toujours un sens contraignant et qui nous entraîne. Il ne s'agit pas d'un relativisme.

Le Devoir: Peut-on alors faire un lien entre l'herméneutique et la

démocratie?

Jean Grondin: Oui, je crois. L'herméneutique se comprend comme un art du dialogue. L'idée de Gadamer est qu'on ne peut apprendre que par le dialogue. L'âme de l'herméneutique, disait-il, c'est de reconnaître que l'autre peut avoir raison. Ce n'est qu'en prenant conscience de sa finitude que l'on peut s'ouvrir à d'autres horizons. Toute compréhension est le résultat d'une «fusion d'horizons», dit-il. C'est là une de ses métaphores célèbres. Quand je comprends, je comprends toujours une certaine altérité. Mais je ne peux le faire qu'à partir de mon horizon. Par cette confrontation, mon horizon se trouve élargi, métamorphosé par la rencontre de l'autre. On pourrait dire que cette idée est la condition d'exercice de la démocratie. La vie publique, la discussion démocratique ne peut que profiter de la rencontre des idées et des interlocuteurs.

Le Devoir: Peut-on y voir les sources de la pensée de Habermas, de ce qu'il appelle «l'agir communicationnel»?

Jean Grondin: L'influence est très directe. C'est de Gadamer que Habermas a appris que le langage devait être compris à partir du dialogue et de l'entente.

Le Devoir: Une question au biographe: y a-t-il un lien entre la critique du positivisme de Gadamer et les difficiles rapports qu'il avait avec son père chimiste?

Jean Grondin: Certes, mais il faut se méfier du psychologisme à bon marché! Reste que Gadamer a lui-même souvent parlé de cette relation. Célèbre scientifique, son père était l'auteur d'un manuel constamment remis à jour et encore utilisé aujourd'hui. Les étudiants de médecine et de pharmacie en Allemagne connais-

Gadamer: une vie pour comprendre



Hans-Georg Gadamer
HEIDELBERG/REINHARDT

sent tous le «Gadamer». Ce n'est toutefois pas *Vérité et méthode*, mais bien un traité de pharmacologie! Gadamer père n'estimait que les sciences pures, toutes les autres n'étaient à ses yeux que du bavardage. Or Gadamer fils se passionnait, dès son jeune âge, pour la poésie, le théâtre. De quoi décourager le père, qui convoqua d'ailleurs Heidegger, professeur de Gadamer, pour s'assurer que son fils s'engageait sur une bonne voie. Le père a toutefois inculqué au fils un très grand sens de la rigueur. Gadamer respecte les sciences exactes et la méthode. Il pense seulement que la méthode ne suffit pas et qu'il n'est pas rigoureux de s'y limiter si l'on veut comprendre quelque chose à la vérité. Il y a aussi la vérité qui se dégage du dialogue, du mot juste et de la rencontre de l'autre. Cette vérité doit plus à la rhétorique, au sens honorable du terme, qu'à la méthode.

Le Devoir: Lorsque les nazis arrivent au pouvoir, Gadamer, dit-on, se réfugie dans l'enseigne-

ment d'Aristote et de Platon. Certains, par la suite, ont dit à son propos: «Qui ne dit mot consent.» Qu'en pensez-vous?

Jean Grondin: Contrairement à son maître, Heidegger, qui s'est engagé avec enthousiasme pour Hitler en 1933, comme tant d'autres Allemands d'ailleurs, Gadamer a toujours gardé ses distances. Il n'est jamais devenu membre du Parti, et pour une raison très simple: il trouvait les nazis très primitifs avec leurs histoires d'antisémitisme. Par ailleurs, les amis très proches de Gadamer étaient juifs. Lui-même était parrain de la fille de Karl Löwith, important philosophe, qui dut s'exiler en 1935. Un ami juif, Jacob Klein, important historien des mathématiques, logeait chez lui en 1933-34, à une époque où c'était sans doute risqué. Au reste, s'il s'est replié sur son enseignement de la philosophie classique, c'était non seulement pour avoir la paix, mais parce que c'était le seul sens dans un monde de non-sens. Il a d'ailleurs eu du mal à devenir professeur. On lui reprochait de ne pas participer aux organismes du Parti. Son cas est donc bien différent de celui de Heidegger. Mais Gadamer a toujours eu la grandeur et l'admirable générosité de pardonner à l'auteur d'*Être et temps* son erreur politique.

INTRODUCTION À
HANS-GEORG GADAMER
Jean Grondin
Le Cerf
Paris, 1999, 240 pages

HANS-GEORG GADAMER:
EINE BIOGRAPHIE
Jean Grondin
Mohr Siebeck
Tübingen, 1999, 432 pages

Olivieri
librairie • bistro

CAUSERIE
avec
MICHEL QUINT

Auteur de *Effroyables jardins*
Éd. Joëlle Losfeld

«Quoi vous dire pour me faire mousser? Que je suis intelligent, humain, sentimental et bien élevé? Allons-y ça ne coûte rien, sûrement même il s'en trouvera parmi vous pour me croire...»

Samedi 6 avril 13h

Entrée : 5\$
RSVP - Tél.: 739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

Le monde selon Jérôme

Leçons de vie, recettes d'équilibre

JEROME
COMMENT VIVRE AVEC SES ADOS
LA CRISE DE L'ADOLESCENCE N'EST PAS INÉVITABLE!
Les Éditions LOGIQUES
9,95\$

JEROME
COMMENT GARDER SA FEMME
Plus souvent à l'écart des hommes et des femmes
Les Éditions LOGIQUES
9,95\$

JEROME
COMMENT GARDER SON HOMME
Surtout: Faut-il garder son homme?
Les Éditions LOGIQUES
9,95\$

JEROME
COMMENT TUER UN HOMME
SANS LAISSER DE TRACES
Les Éditions LOGIQUES
9,95\$

JEROME
COMMENT GARDER SON ÉQUILIBRE AU JOUR LE JOUR
769 pensées
Les Éditions LOGIQUES
12,95\$

JEROME
COMMENT VIVRE AVEC SES ENFANTS
Une pensée, c'est une bonne pensée
Les Éditions LOGIQUES
12,95\$

JEROME
COMMENT CRITIQUER POUR CONSTRUIRE
Les Éditions LOGIQUES
9,95\$

7, chemin Barès
Outremors (QC) H2V 1A6
Pour information:
(514) 270-0206

Les Éditions LOGIQUES
QUEBECOR MEDIA

Agenda littéraire
avril 2002
UNEO
L'union des écrivains et écrivaines québécois

JEUDI 4 AVRIL, 19 h 30
Des mots et des sons
TOUTE DE NERFS ET DE MUSCLES
LECTURE-CONCERT INSPIRÉE PAR
LES ÉTATS-UNIS (NEW YORK)
avec MADELEINE MONETTE
et le musicien CLAUDE MAHEU
Maison des écrivains
3492, avenue Laval, Montréal
Entrée libre. Réservation obligatoire

MARDI 9 AVRIL, 19 h 30
Mardis Fugère
CONFIDENCES LITTÉRAIRES DE L'ÉCRIVAIN
CLAUDE BEAUSOLEIL
Auteur de *Unknown*
et de *La Parole jusqu'en ses envoiements*
avec Jean Fugère
Maison de la culture Frontenac
2550, Ontario Est, Montréal
Entrée libre

LUNDI 29 AVRIL, 19 h 30
Conférence par HENRI LOPES
Écrivain et Ambassadeur du Congo à Paris
Auteur de *Dossier classé*
Maison des écrivains
3492, avenue Laval, Montréal
Entrée libre

Renseignements, réservations et inscriptions au (514) 849-8540
www.uneo.qc.ca

LE DEVOIR | 1ci

LE DEVOIR

DE VISU

EXPOSITION

Territoires politiques de l'art

Curnoe et Lemoyne, deux visions du militantisme artistique

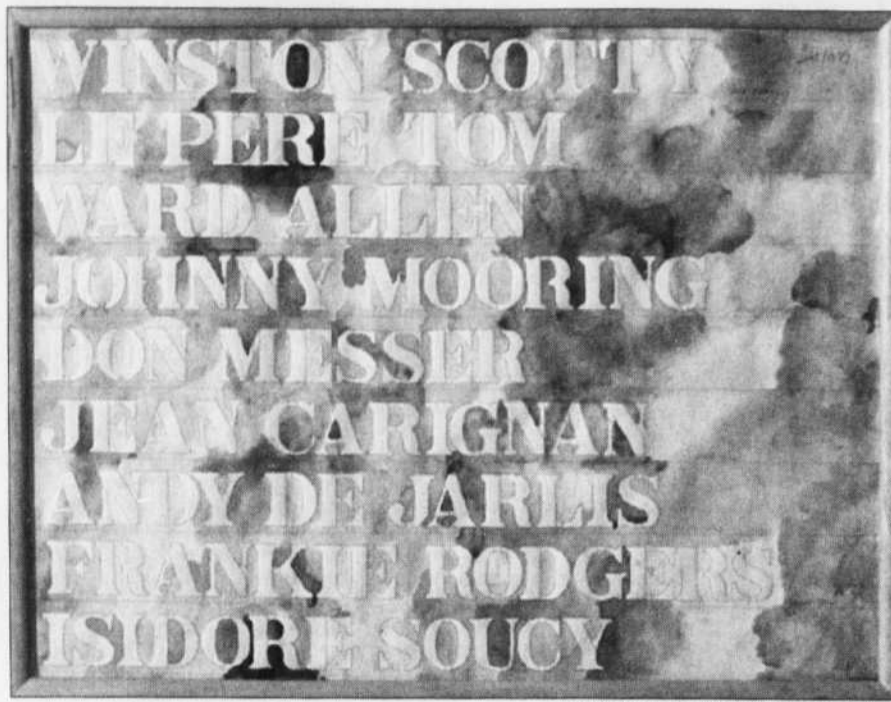
GREG CURNOE -
SERGE LEMOYNE:
DEUX NATIONALISMES?Une exposition mise en circulation par le Musée régional de Rimouski
Au Musée du Québec, parc des Champs-de-Bataille, Québec
Jusqu'au 19 mai 2002

DAVID CANTIN

Pour Greg Curnoe et Serge Lemoyne, l'œuvre d'art était synonyme d'une prise de position politique flagrante. Chez Curnoe, son anti-américanisme avoué ainsi que sa défense d'une culture proprement canadienne rejoint, d'une certaine façon, les enjeux souverainistes sur lesquels misent les toiles de Lemoyne. Avec l'exposition *Greg Curnoe - Serge Lemoyne: deux nationalismes?*, en provenance du Musée régional de Rimouski, le Musée du Québec invite à redécouvrir deux visions du militantisme artistique au Canada.

L'engagement demeure l'une des valeurs fondamentales dans les démarches respectives de Curnoe et Lemoyne. Le message l'emporte ainsi sur la représentation. Il y a une certaine proximité dans ces deux façons de défendre une conscience politique inévitable. À travers un choix qui regroupe une trentaine d'œuvres, l'exposition s'intéresse plus particulièrement au rôle du nationalisme en tant que facteur identitaire chez ces deux artistes.

Dès qu'on entre dans la salle 1, on s'aperçoit que l'écrit s'impose sur plusieurs des tableaux. Le signe devient alors un pamphlet politique, capable de renvoyer à une action militante. Une œuvre telle *Dimanche 6 août* de Lemoyne illustre la décision de l'Assemblée nationale de mettre



Quebec Prisoner of Confederation, de Serge Lemoyne

fin au régime féodal, notion métaphorique de la fédération canadienne dont certains au Québec tentent de s'émanciper. Chez Curnoe, le diptyque *Question référendaire nationale* (1977) mise sur une réponse au référendum québécois de 1976 à propos d'une séparation éventuelle du Québec du reste du Canada. Toutefois, l'enjeu se tourne désormais du côté du peuple canadien face aux États-Unis. Est-ce alors possible d'imaginer une culture canadienne indépendante de la culture américaine?

Pour avoir une réponse indiscutable, il suffit de se tourner vers cette *Carte de l'Amérique du Nord* (1972) de Curnoe où la carte géographique ne traduit pas une réalité mais bien une opinion politique: toute trace des États-Unis est exclue de cette interprétation hautement subversive.

Valeurs patriotiques

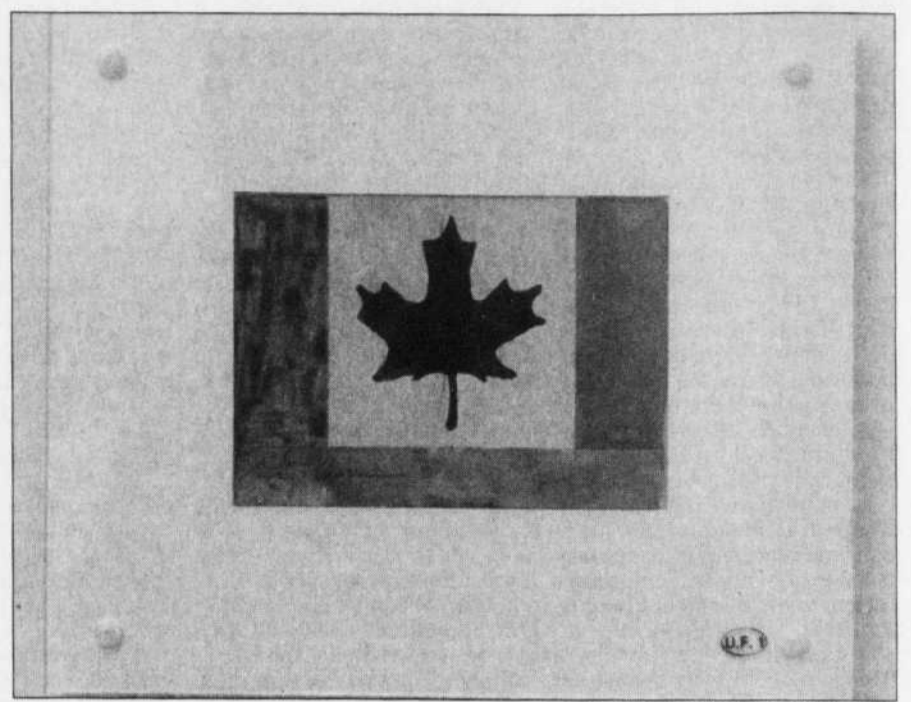
Certaines couleurs deviennent également des codes syntaxiques incontournables. On sait à quel point les vedettes du Canadien de Montréal deviendront des figures symboliques majeures pour Serge Lemoyne. La combinaison du bleu, du blanc et du rouge, sur des acryliques comme *Boum-Boum* (vers 1975) et *Le Gros Bill* (1975), touche à certaines valeurs patriotiques. De plus, la représentation d'un chandail de hockey rehausse le statut de la culture populaire québécoise. La portée atteint celle d'un

drapeau ou même d'un symbole pour toute une nation. D'ailleurs, le contexte sportif peut facilement prendre des allures d'un combat entre deux communautés linguistiques. On n'a qu'à penser à la rivalité qui opposait le Canadien à un club rival comme Toronto durant la décennie 70. Dans un polyptyque intitulé *Le Vrai Nord fort et libre* (1968), Curnoe utilise le bleu et le rouge afin de mettre l'accent sur des textes qui appuient la cause d'un Canada maître de sa propre culture. Des phrases comme «Canada always loses» ou «Close to the 49th

parallel» ne peuvent qu'attirer l'attention. La question du nationalisme canadien-anglais est ainsi traitée par la voie de l'absurde.

De l'opinion à la contestation, du collectif à l'individuel, l'exposition *Greg Curnoe - Serge Lemoyne: deux nationalismes?* fait état d'une conscience politique sans compromis. On sait comment Curnoe s'est battu pour faire valoir la légitimité d'une pra-

tique artistique en marge des grands centres. Lemoyne ne cessera pas, lui non plus, de contester le pouvoir officiel tout comme le milieu de l'art en soi. L'héritage de ces pratiques ne cesse de recentrer une pensée critique face à des questions toujours délicates. Un parcours dont la force est de relancer des débats autour d'une définition toujours pertinente du nationalisme.



Improved Canadian Flag, de Greg Curnoe

L'exposition
fait état
d'une
conscience
politique
sans
compromis

AMOUR ET LIBERTÉ

du 27 mars au 7 avril 2002

Nathalie Ampleman
Laurence Beebe
Marie Bineau
Marie Darche
Sergio Gutierrez
De Leclerc

Puck Kasma
Ginette Lefebvre
Rodrigue Paulin
Lisette Savaria
Margaret Stuart
Thérèse Vachon

à la Galerie Artus, 988 rue Rachel Est, Montréal.
ouvert du mercredi au dimanche de 12h00 à 18h00

CAROL BERNIER

Voir rouge

Exposition d'œuvres récentes
Jusqu'au 30 mars

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514-843-1165 - Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

STEVEN
REHFELD

Artiste américain

2 - 20 avril

Vernissage:
6 avril, 14h - 17h

GALERIE GORA

460, rue Ste-Catherine O., suite 305
Montréal, Qc. H3B 1A7
mardi à samedi, 12h - 17h
Tél: (514) 879-9694
Fax: (514) 934-5903 • art@goraart.com

Nous avons tous une richesse en commun

Riopelle, Lemieux, Pellan, Borduas, Fortin, Dallaire, Leduc, Hébert, Suzor-Cote, Laliberté et bien d'autres... Tous ces artistes qui ont bâti notre richesse culturelle habitent le Musée du Québec. Venez admirer leurs œuvres dans sept des douze salles de votre musée d'art.

C'est maintenant gratuit!

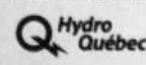
7 salles - 450 œuvres - 200 artistes

Pour les expositions temporaires, dont *Chefs-d'œuvre impressionnistes du Musée des beaux-arts du Canada*, des droits d'entrée s'appliquent en tout temps.

MUSÉE DU QUÉBEC

Québec

Bienvenue chez vous

Renseignements : 643-2150 - 1 866 220-2150 (sans frais)
www.mdq.orgLe Musée du Québec remercie ses partenaires:
la Société des alcools du Québec, Hydro-Québec et Desjardins.

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.